



MINISTÈRE  
DES ARMÉES

Liberté  
Égalité  
Fraternité

# SOLDATS

de **FRANCE**

Magazine de la Chaire de tactique générale et d'histoire militaire de l'armée de Terre

## DE LATTRE « NE PAS SUBIR »

NUMÉRO 19 - PRINTEMPS 2023



**COMBAT** p. 14  
De Lattre dans  
la campagne de  
France



**TRADITIONS** p. 27  
Le bâton de  
maréchal de  
France



**CHRONIQUE BD** p. 47  
Maréchal de Lattre  
de Tassigny,  
« Ne pas subir »



Centre de Doctrine  
et d'Enseignement  
du Commandement

# APPEL À CONTRIBUTION

**VOUS AVEZ DES ARTICLES À PARTAGER ?**



## **SOLDATS DE FRANCE**

POUR 2023

**POUR ALIMENTER LES NUMÉROS DE *SOLDATS DE FRANCE*,  
NOUS AVONS BESOIN DE VOUS.**

Le sujet de chaque numéro est décliné en différentes rubriques (« galerie de portraits », « paroles de soldat », thèmes centraux, « salle des traditions », « ouvrez le ban ! », « fiche de lecture », « études historiques à caractère opérationnel », « chronique BD » ) comprenant un ou plusieurs articles.

Comptant entre 4 000 à 7 000 signes, ils doivent être écrits sous format Word, en Times New Roman taille 12, ce qui donne un volume de 1,5 à 2 pages en format A4. Pour illustrer votre article, vous êtes invités à joindre une iconographie en HD.

N'hésitez pas à proposer des articles en fonction des rubriques définies.

**NUMÉRO 20 /** Thème central : **les formes de résistance**

➔ DATE LIMITE POUR RECEVOIR LES CONTRIBUTIONS : mai 2023.

**CAHIER COLLECTOR « ARMES » : l'Artillerie**

➔ DATE LIMITE POUR RECEVOIR LES CONTRIBUTIONS : mai 2023.

### Contacts

✉ Lieutenant-colonel Sébastien Rallon : [sebastien.rallon@intradef.gouv.fr](mailto:sebastien.rallon@intradef.gouv.fr)



Centre de Doctrine  
et d'Enseignement  
du Commandement



Lieutenant-colonel Sébastien RALLON

Titulaire de La Chaire de tactique générale et d'histoire militaire (CTGHM)



De Lattre, c'est l'autre versant de la France libérée ! Quand l'épopée de la 2<sup>e</sup> Division Blindée de Leclerc illustre la reconquête politique de la souveraineté nationale, la 1<sup>ère</sup> Armée de de Lattre symbolise la renaissance institutionnelle de l'armée française après l'effondrement de 1940.

Le style « de Lattre » est différent. Ni romantique, ni aventurier, il est incisif, exigeant et sobre. Son engagement n'en est pas moins retentissant pour le succès des armes de la France. En effet, son parcours illustre l'adaptation subtile d'une aristocratie militaire séculaire, courageuse et disciplinée, héritière des héros de l'histoire de France. En 1940, à l'heure du choix de continuer la lutte, c'est pourtant dans le respect de cette

même culture militaire que va s'amorcer la reconstruction d'une armée moderne et victorieuse. Son indépendance d'esprit et sa rigueur combattante vont permettre de restaurer la crédibilité des forces françaises dans le concert des nations alliées.

Cette constante et nécessaire évolution de l'organisation de l'armée de Terre peut donner un sentiment de réforme permanente. La jeune Chaire de tactique générale et d'histoire militaire vient d'en faire l'expérience, elle aussi, en s'intégrant désormais au sein du Pôle études et prospectives (PEP) du CDEC aux côtés du bureau innovation et de l'observatoire des conflits récents. Mais, à y regarder de plus près, son statut de référence en sort finalement renforcé par l'affirmation de son rôle concourant au cadrage de la réflexion tactique « à la française ».

Ce rappel aux fondamentaux, les lecteurs vont pouvoir le découvrir dans la structure même de ce 19<sup>e</sup> numéro de *Soldat de France* qui renoue avec une approche résolument pédagogique de la tactique générale où l'histoire militaire appliquée vient illustrer les sujets à caractères opérationnels qui font le quotidien des forces terrestres.

Bonne lecture !

**NOUVEAU!**



**cahier détachable**

Collection « armes » : l'ABC  
l'arme blindée cavalerie

# SOM mai RE

*Soldats de France*

**Directeur de la publication :**

Général de division Pierre-Joseph Givre (CDEC)

**Rédacteur en chef :**

Général de brigade Thierry Chigot (CDEC)

**Comité de publication :**

Lieutenant-colonel Sébastien Rallon (CTGHM)

Lieutenant @ Gourdin Nathalie (CTGHM)

**Adresse mail :** [cdec-cdtg.contact.fct@intradef.gouv.fr](mailto:cdec-cdtg.contact.fct@intradef.gouv.fr)

**En couverture :** Portrait du général d'armée Jean de Lattre de Tassigny, commandant l'armée B et à la tête des troupes françaises qui participent à l'opération alliée Anvil-Dragoon. Il est à bord du paquebot transport de troupes SS *Batory* qui s'approche des côtes françaises de Provence. © Auteur inconnu/ECPAD/Défense.

**Éditorial :** 5 juin 1945. Allemagne - Berlin. Réunion à Berlin des représentants des pays alliés. Sur le perron du quartier général des forces soviétiques à Berlin, les quatre membres de la commission de contrôle interalliée de l'Allemagne posent pour les photographes ; de gauche à droite, le maréchal britannique Bernard Law Montgomery, le général américain Dwight Eisenhower, le maréchal soviétique Gheorghii Joukov et le général Jean de Lattre de Tassigny. © Vincent VERDU/ECPAD/Défense.

**Réalisation et recherche iconographique :** Nathalie Thoraval-Méheut (CDEC)

Partenaires : ECPAD



/ Gallica



Gallica

/ Musée national Clémenceau - De Lattre



ISSN : 2967-6339

# traditions 27

Le bâton de maréchal de France



© RMN

## Galerie de portraits

6 La figure emblématique : le colonel Xavier-Marie Desgrées du Loû, héros de La Grande Guerre

## Paroles de Soldat

8 Trois chocs de La Grande Guerre et leurs mises en perspectives

# ouvrez le ban ! 29

Les Troupes de marine, 400 ans d'engagement



© SIRPAT/Défense

## THÈME CENTRAL

### Un homme, une histoire

12 Jean de Lattre de Tassigny, un marin contrarié devenu officier de cavalerie (1908-1915)

### Au plus près du combat

14 De Lattre dans la campagne de France

### Doctrine et tactique

16 La 1<sup>re</sup> armée des FFL racontée par le maréchal de Lattre de Tassigny

### De Lattre et l'Indochine

23 Renverser la situation ! L'arrivée de de Lattre en Indochine en 1951

# tuto du titu 32

La concentration des efforts



© Robert MOISY/IECPAD/Défense

## Fiche de lecture

32 *Tactique Théorique* : un ouvrage d'une actualité renouvelée  
La reddition de Vercingétorix à César : Astérix a-t-il raison ?

## Études historiques ops

39 Le Corps Expéditionnaire Français dans la campagne d'Italie (novembre 1943 - juillet 1944)

BD 47  
Maréchal de Lattre de Tassigny, « Ne pas subir »



© Musée national Clémenceau-de Lattre

# La figure emblématique : Le colonel Xavier-Marie Desgrées du Loû, héros de la Grande Guerre

Mlle Marie Plus, Professeur d'histoire.

Né le 13 mars 1860, Xavier Desgrées du Loû est resté dans l'histoire par la célèbre photo prise par le sergent Charreau lors de la bataille de Champagne en 1915. Chef de corps du 65<sup>e</sup> régiment d'Infanterie appartenant à la 21<sup>e</sup> division d'Infanterie, il est mort pour la France le 25 septembre 1915, lors de la seconde bataille de Champagne, à Minaucourt-le-Mesnil-lès-Hurlus. Mais pourquoi ce chef de corps est-il devenu porte-drapeau un court instant ? Qu'est-ce qui fait de lui un héros de cette Grande Guerre ?

Le 24 septembre au soir, le colonel achève la lecture à ses troupes d'une missive émanant de l'État-major du Général en Chef en prononçant ces mots : « On m'a demandé si on pouvait compter sur le 65<sup>e</sup>, j'ai répondu jusqu'à la mort ». En effet, le 65<sup>e</sup> RI s'y voyait assigné l'attaque des positions allemandes en vue de créer une rupture du front.

Le lendemain, conformément aux ordres donnés, le colonel annonce « **Je veux voir tout mon régiment défiler devant moi. L'attaque est pour 9h15, je serais donc en première ligne à 9h00. Restez ici, vous rejoindrez derrière le bataillon de queue** » .

Maître de lui-même, il donne l'exemple sur toute la dimension de l'engagement dans le combat en menant physiquement l'assaut sur le champ de bataille. Son régiment est échelonné en quatre vagues d'assaut pour sortir des tranchées et affronter l'ennemi dans un élan de gloire et de courage. Sous le feu violent de l'adversaire, le 65<sup>e</sup> RI tient tête.

*Combien ne faut-il pas prier pour qu'à ce moment suprême rien ne vienne troubler votre conscience ! On sent qu'alors rien ne compte plus que Dieu. Suis-je prêt ? Si on l'est, la mort n'est rien. Malgré les regrets, quels que soient les êtres chers que l'on abandonne, on se dit que l'honneur est engagé, que le devoir français vous oblige et que Dieu n'a accepté pas que l'on se refuse à son accomplissement.?*



Arborant sa croix de guerre et pointant l'ennemi de son revolver, le colonel se lève avec détermination, prend l'emblème des mains du sous-lieutenant Lebert et monte au-devant de la tranchée, sous les feux allemands, pour montrer le chemin à ses soldats. Ce geste courageux est immortalisé par l'un de ses soldats. Mais cette photo qui illustre son énergie et son

audace au feu ne montre malheureusement pas son visage. Ce qu'elle ne dit pas non plus, c'est la citation à l'ordre de l'Armée reçue le 10 septembre 1915, à la suite de blessures graves obtenues le 27 août 1914 à Chaumont-Saint-Quentin :

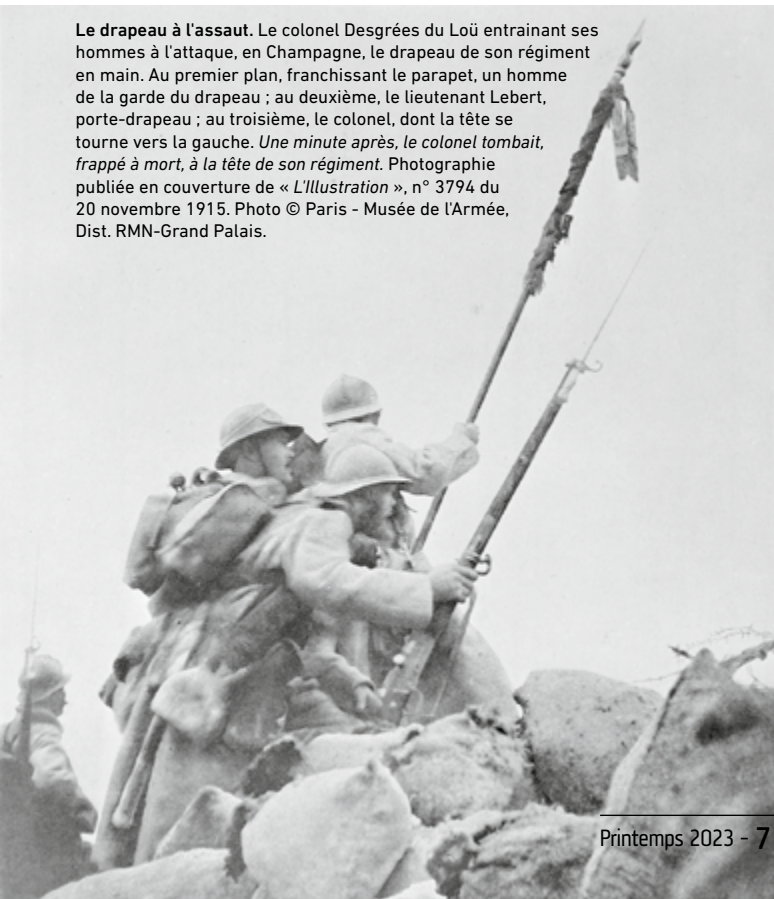
**« Chef de corps de haute valeur militaire et morale. Se donnant tout entier à sa tâche et obtenant les meilleurs résultats. Blessé sérieusement le 27 Août à X... à la tête du 293<sup>e</sup> est demeuré à son poste sur la ligne de feu, donnant à son régiment un bel exemple de bravoure. Revenu sur le front avant guérison complète, n'a cessé de faire preuve d'une très grande**

**énergie et d'une activité inlassable malgré les souffrances que lui cause encore sa blessure. A su communiquer à son régiment un esprit d'offensive, qui, au moment des opérations sur X... a permis d'obtenir d'heureux résultats (7 et 13 Juin 1915) »<sup>3</sup>.**

En effet, ce cliché ne dit rien de l'engagement encore plus profond et personnel que le colonel Desgrées du Loû offre à ses hommes. Faisant fi des avis médicaux, il obtint d'être renvoyé au front à la tête de ses hommes malgré ses blessures. Verrait-on sur ce visage les stigmates de la douleur ou la joie d'un chef qui va au bout de son engagement pour partager le sort de ses soldats ? Ce moment qui donne du sens au sacrifice qu'ils s'apprentent à faire à l'exemple de leur chef est immortalisé par « un coup de chance ». Son visage est déjà tourné vers l'aboutissement de son idéal militaire : donner sa vie pour sa Patrie. Debout sur la tranchée, il agite le drapeau de son régiment pour appeler ses hommes à l'héroïsme et au dépassement de soi. Mais, cinq minutes plus tard, à 10 mètres de la tranchée allemande, l'emblème du régiment tombe au sol avec son chef frappé d'une balle.

**« Chef de Corps d'un magnifique courage. Déjà blessé au cours de la campagne, était revenu incomplètement guéri sur le front. A vaillamment succombé au premier rang en entraînant son régiment à l'assaut d'une position ennemie garnie de fil de fer (25 Septembre 1915) »<sup>4</sup>.**

**Le drapeau à l'assaut.** Le colonel Desgrées du Loû entraînant ses hommes à l'attaque, en Champagne, le drapeau de son régiment en main. Au premier plan, franchissant le parapet, un homme de la garde du drapeau ; au deuxième, le lieutenant Lebert, porte-drapeau ; au troisième, le colonel, dont la tête se tourne vers la gauche. Une minute après, le colonel tombait, frappé à mort, à la tête de son régiment. Photographie publiée en couverture de « L'Illustration », n° 3794 du 20 novembre 1915. Photo © Paris - Musée de l'Armée, Dist. RMN-Grand Palais.



Devant tant de bravoure, les honneurs militaires lui sont rendus le 29 septembre 1915<sup>5</sup> sur les pentes Nord-est du ravin de la Goutte, par les Allemands eux-mêmes qui l'enterrent avec respect. Son épouse, Renée, a reçu ses effets personnels ainsi qu'un plan pour permettre de retrouver sa sépulture (malheureusement jamais retrouvée). Pour rendre hommage à ce héros, son successeur, le colonel de Vial, a remis à la famille un morceau du drapeau, qui lui-même a été légué au dépôt au Musée de l'Armée le 22 novembre 1922. Actuellement, il se trouve au SHD<sup>6</sup> dans la salle aux drapeaux. La bravoure et le sacrifice du colonel ont été tels que l'on dit qu'encore aujourd'hui des traces du sang du « père du régiment » sont restées sur l'emblème.

<sup>1</sup> Lavedan H, « Le drapeau à l'assaut », in *L'Illustration*, n°3794, 20 novembre 1915.

<sup>2</sup> Testament du colonel Xavier-Marie Desgrées du Loû.

<sup>3</sup> Cité à l'ordre de l'Armée (extrait du J.O. du 10 Septembre 1915).

<sup>4</sup> Citation à l'ordre de la 2<sup>ème</sup> Armée, (Ordre Général n°42).

<sup>5</sup> *Septembre 1915. Victoire ou aube sanglante ?* [archive], *Le Télégramme*, 4 septembre 2015.

<sup>6</sup> SHD : Service historique de la Défense.

Avril 1916. Marne. Des cagnas ont été construites le long de la route à l'entrée de Mesnil-lès-Hurlus. © Victor Dietsch/ECPAD/Défense.



Avril 1916. Marne. Positions allemandes au-dessus du ravin de la Goutte. © Victor Dietsch/ECPAD/Défense.



# Trois chocs de la Grande Guerre et leurs mises en perspectives

Pr (Ém.) François Cochet à l'université de Lorraine-Metz, lieutenant-colonel de la Réserve Citoyenne -Terre au CDEC.

Pour évoquer trois chocs subis par des petites unités de la taille de la section, nous pouvons nous placer dans l'univers intellectuel de la « micro-histoire », développée en Italie dans les années 1970 autour de Carlo Guinzbourg, qui mettait en avant le « paradigme de l'indice » et une approche à la loupe de l'histoire, afin d'en tirer éventuellement quelques conclusions plus générales.

Plusieurs types de chocs sont analysés ici. Le choc frontal du feu d'infanterie, décrit par le sous-lieutenant Maurice Genevoix dans les combats de Saint-Remy-la-Calonne, le 24 septembre 1914. Un choc d'artillerie avec débordements d'infanterie subi deux ans plus tard par le sous-lieutenant Carrias et sa section le 21 février 1916 à Herbebois, à l'est du bois des Caures. En troisième lieu, nous verrons le choc blindé vécu par les soldats allemands à Flers lors du premier usage massif des blindés par les Britanniques en septembre 1918.

## Le premier choc

Le 106<sup>e</sup> RI de Châlons n'en est pas à son baptême du feu le jeudi 24 septembre 1914. Il a connu dès août les effets de l'artillerie allemande et la section de Genevoix a failli être tournée et anéantie dans les combats de nuits de la Vauxmarie, le 11 septembre 1914. Le 24 septembre, la section de Genevoix se trouve dans la tranchée de Calonne, sur les côtes de Meuse. À 10 heures du matin, le régiment monte vers Mouilly. Là la section de Genevoix connaît un premier choc visuel et psychologique. En effet, les hommes voient redescendre de nombreux blessés « déséquipés, presque tous sans fusil, dépoitraillés, guenilleux, les cheveux collés de sueur, hâves et sanglants<sup>1</sup>. » Genevoix constate dans les attitudes de ses hommes que le doute est désormais instillé : « Porchon, regarde-les » J'ai dit cela tout bas. Tout bas aussi, il me répond : « mauvais ; nous aurons du mal tout à l'heure. » C'est qu'en se retournant il a, du premier regard,



Janvier 1916. Un groupe de soldats se réchauffent autour d'un feu allumé près d'un abri de la tranchée de Calonne (Meuse). © Victor Dietsch/ECPAD/Défense.

aperçu toutes ces faces anxieuses, frippées d'angoisse, nouées de grimaces nerveuses, tous ces yeux agrandis et fiévreux d'une agonie morale. » Puis la fusillade se développe, « violente, claquante, frénétique. Les hommes, d'un seul mouvement impulsif, se sont jetés à terre. » La réaction de Genevoix est immédiate : « Nous ne sommes pas encore au feu meurtrier. Quelques balles seulement viennent nous chercher et coupent des branches au-dessus de nous. Je le dis très haut : c'est bien compris ? je veux que tous les gradés tiennent la main à ce que personne ne perde la ligne. » La section de Genevoix est chargée de couvrir son bataillon sur la gauche de la tranchée de Calonne. « Je place mes hommes au milieu d'un vacarme effroyable. Il me faut crier à tue-tête pour que les sergents et les caporaux entendent les instructions que je donne. Derrière nous une mitrailleuse française crache furieusement et balaye la route d'une trombe de balles. (...) en même temps, les balles allemandes filent à travers les feuilles (...) elles volent au-dessus





Décembre 1916. Bras (Meuse). Machines agricoles détruites au bord de la route longeant le village en ruines. © Albert Samama-Chikli/ECPAD/Défense.

de la route, au-devant des balles de la mitrailleuse qu'elles semblent chercher, défier de leur voix mauvaise. On croirait un duel étrange, innombrable et sans merci, le duel de toutes ces petites choses dures et sifflantes qui passent, passent, claquent, tapent et ricochent (...) » Certains hommes craquent alors : « bruit de galopade dans le layon (...) ah les cochons, ils se sauvent ! » Un caporal tente de les arrêter, il est bousculé. Genevoix réagit alors violemment : « Une fureur me saisit. Je tire une balle de revolver en l'air et je braille : « J'en ai d'autres pour ceux qui se sauvent ! Restez au fossé tant je n'aurai pas dit de partir... » Il menace tout autant un sergent d'un autre régiment qui fuit. Peu à peu il reprend le pouvoir sur ses hommes. « J'ai un sergent et deux caporaux qui font preuve d'une poigne solide : debout, hors du fossé, ils me regardent et l'un après l'autre, me font signe que ça va. ». Mais des paquets de fuyards reviennent, « ces hommes puent la frousse contagieuse », constate Genevoix dans son merveilleux vocabulaire. Et soudain, c'est le choc de la charge d'infanterie de l'ennemi. Genevoix commande alors : « feu à répétition ! dans le tas ! feu ! » « Les voilà ! les voilà !, Presque tous les nôtres crient à la fois, mais sans terreur, excité par le vacarme, par cette odeur de poudre qui grandit, par la vue des fantassins ennemis qui s'avancent en rangs compacts à moins de cent mètres, et que nos balles couchent nombreux en travers du chemin. La bataille au paroxysme, les enveloppe, les prend et les tient : il n'y aura plus de panique (...) chaque commandement porte. Ça rend : une section docile, intelligente, une belle section de bataille. Mon sang bat à grands coups égaux. À présent je

suis sûr de moi-même, tranquille, heureux. Et je remets dans son étui mon revolver épouvantail.<sup>2</sup> »

## Le deuxième choc

Le deuxième choc que nous voudrions mettre en lumière est celui de la phase initiale de l'offensive sur Verdun, le 21 février 1916.

Eugène Carrias<sup>3</sup>, qui préparait Saint-Cyr en août 1914, est nommé sous-lieutenant en janvier 1915. Avec son 164<sup>e</sup> RI, il participe durant l'année 1915 à différentes actions autour de Verdun, aux Épargnes ou à Charny. Dès la fin décembre 1915, les Français savent qu'ils vont être attaqués. Ils amorcent de nouveaux boyaux et ils constituent des dépôts de munition dans les tranchées « où s'entasse les caisses de cartouches, de grenades et de fusées ; on parle même de constituer un dépôt de vivres. On nous alerte la nuit et on nous réclame sans cesse des renseignements. L'arrière est nerveux.<sup>4</sup> » Le 13 février Carrias note, « la situation a dû s'aggraver. On prend des mesures qui nous font présager le pire<sup>5</sup> », comme l'évacuation des populations civiles des villages de Bras, Belleville et Thierville. Du côté de l'ennemi, les signes d'une intense activité sont évidents : circulation ferroviaire intense, tirs sur des pièces françaises repérées, ouvertures réalisées dans les réseaux de barbelés. Le jour du grand choc du 21 février 1916, la section de Carrias occupe une position au bois d'Herbebois, en première ligne, et subit le *Trommelfeuer*. Dans l'histoire de la bataille de Verdun, les combats furieux de l'Herbebois ont été occultés par ceux, infiniment plus médiatisés, du bois des Caures et des chasseurs de Driant<sup>6</sup>. Pourtant le choc est aussi terrible à l'Herbebois qu'aux Caures. Le 21 février 1916, la lisière de la forêt de 275 hectares est défendue par un réseau de barbelés et des positions discontinues. Plus en arrière, à environ 200 mètres dans la forêt, une ligne de soutien avec des petits ouvrages gabionnés est aménagée. Les mitrailleuses françaises sont nombreuses. Pour les brandebourgeois des 24<sup>e</sup> IR et 64<sup>e</sup> IR fraîchement ramenés de Serbie qui font face à la section de Carrias, il est impératif de s'emparer de la position. Les *stosstruppen* précédées de lance-flammes parviennent à capturer la première ligne française, mais ont du mal à progresser dans la forêt. Le 22 février les Allemands avancent dans l'Herbebois, notamment avec le *Sturmabteilung* Rohr et des lance-flammes, sans parvenir à s'en emparer toutefois. En revanche, ils prennent Haumont qui leur permet désormais de prendre à revers le bois des Caures - finalement conquis dans la journée - et donc plus à l'est l'Herbebois. L'artillerie française



Septembre 1917. Près de Courcellette (Somme), un tank échoué. Au premier plan, tombes de soldats Anglais. © Queste, Paul/ECPAD/Défense.

menacée se replie plus au Sud. Les fantassins de l'Herbebois sont donc privés de soutien le 22 février. Le 23 février les Allemands reprennent à nouveau leur assaut, sans soucis des pertes. Les Français, débordés se replient au sud du ravin des renards. Comment le voit-il ce choc le nez dans la boue ?

Le bombardement allemand commence pour lui à 7h15 le 21 février 1916 et dure près de cinq heures. Brusquement des rafales de mitrailleuses déchirent l'air. « On doit se battre dans le bois » note Carrias. Des coureurs lui apprennent la perte de deux tranchées devant lui. Un risque majeur se dessine : un trou existe entre lui et l'unité voisine. Carrias peut-être tourné. « La situation de ma section est assez critique (...); ma gauche est complètement en l'air ; il faut y aller voir<sup>7</sup>. » Il trouve un paysage totalement bouleversé par la violence du feu d'artillerie allemand. Au petit matin, la fusillade fait rage derrière les hommes de Carrias. La crainte d'être tourné se renforce. L'assaut allemand reprend : « j'aperçois au loin une fourmilière d'hommes qui avancent par petites colonnes dans notre direction. (...) ils doivent être au moins deux cents. Il faut faire donner l'artillerie. (...) ma respiration devient saccadée. Par moments mes mains tremblent. (...) nous serons débordés et submergés en un clin d'œil. Mon impuissance à arrêter leur progression me rend furieux. » C'est alors qu'Eugène Carrias est enterré par un obus, l'avant-bras gauche en miettes, le 23 février 1916. Il ne voit pas la chute de l'Herbebois. Dans les jours suivants, il quitte le champ de bataille et doit être amputé d'un bras, ce qui ne l'empêche pas de poursuivre une brillante carrière militaire, marquée, notamment par la rédaction de nombreux ouvrages importants<sup>8</sup>.

### Le troisième exemple de choc

Le troisième exemple de choc que nous voudrions présenter ici concerne, cette fois, l'armée allemande. Il concerne l'attitude face au choc considérable que représente l'apparition des premiers chars de combat sur le champ de bataille.

Lors des combats de Courcellette et Flers, durant la dernière phase de l'offensive franco-Britannique de la Somme, les Anglais déploient 49 *Tanks*, le 15 septembre 1916, par petits paquets. Au sud de Courcellette, sur les six chars engagés, deux tombent en panne, un troisième est touché et doit être abandonné, un quatrième tombe dans une tranchée, un cinquième est touché et rentre dans ses lignes. Un seul, le fameux « Crème de menthe<sup>9</sup> », permet la prise de la tranchée de la sucrerie. Les soldats allemands se débandent et cèdent à la panique : « Un homme arriva en courant à gauche : « il y a un crocodile qui rampe à l'intérieur de nos lignes ! » Le malheureux avait perdu la tête. Il venait de voir un char pour la première fois et avait assimilé à un monstre cet énorme engin se cabrant et basculant. L'ennemi avait amené un char dans nos lignes, nouvel engin de combat, dont nous n'avions pas soupçonné l'existence et contre lequel nous n'avions pas de parade. Tirer au fusil dessus revenait à tirer à la sarbacane<sup>10</sup> » Au centre de l'attaque, au sein de la 14<sup>e</sup> division d'infanterie légère britannique, un autre char surnommé le « Daredevil » du capitaine H.W. Mortimore sème la terreur chez les Allemands, écrasant tout et mitraillant les défenseurs des tranchées. Pourtant les Allemands se ressaisissent et leur artillerie arrête « Daredevil ». Même si, globalement, le premier emploi des blindés est un échec tactique par rapport

aux moyens mis en œuvre, l'entrée des chars sur le champ de bataille débouche sur un choc matériel et psychologique particulièrement impressionnant et terrifiant. Les soldats allemands se sentent désarmés - à tous les sens du terme- et impuissants face aux monstres d'acier qui écrasent leurs tranchées et les prennent en enfilade avec leurs armes de bord.

Comment peut-on analyser ces trois exemples de chocs subis par l'infanterie en fonction de l'enseignement du commandement d'aujourd'hui ?

Dans deux cas, - Genevoix à la Calonne et les Allemands à Flers - la surprise du choc est totale. Carrias et ses hommes ont peut-être eu le temps de se préparer à une attaque, mais sont surpris quand même par la violence inouïe du feu d'artillerie. Comment faire face à une telle situation ?

Plusieurs niveaux de réflexion s'imposent. Face à un choc technologique et psychologique comme celui subi par les Allemands à Flers, les réponses sont également technologiques. Les Allemands comprennent vite les points de faiblesse des Tanks anglais. Leur propension à s'embourber ou à tomber dans les tranchées amène rapidement et simplement une première réaction : Les Allemands élargissent les tranchées afin que les Tanks ne puissent pas en ressortir une fois qu'ils y sont tombés. Le fossé anti-char vient d'être inventé. Par ailleurs, les artilleurs allemands mettent au point quasi-spontanément et en temps réel, le tir direct anti-char. Le « retour d'expérience » se fait tout à fait à chaud. Puis, ils mettent au point des munitions spéciales aussi bien pour l'artillerie que pour l'infanterie. La balle SMK pour mitrailleuses est censée perforer les chars anglais et français<sup>11</sup>. Les Allemands innovent aussi en construisant rapidement ce qui apparaît comme la première véritable arme anti-char de l'histoire, le *Tankgewehr* M1918, qui utilise un verrou de culasse de type Mauser et projette une balle en acier trempé de 13,2 mm. Cette ogive est capable de percer 22 mm de blindage à 100 mètres, mais il devait falloir un sang-froid à toute épreuve pour utiliser cette arme. Ainsi, le choc initial amène alors concrètement un choc en retour pour les chars alliés. C'est dire si les capacités d'adaptation de la très complexe chaîne allemande qui va des bureaux d'études à la mise au point de munitions et d'armes adaptées au combat antichar, jusqu'à la formation des combattants sont rapides. C'est donc un ensemble complet de « retex » qui se met en place après le choc du premier engagement des chars anglais à Flers.

Dans le cas du choc vécu par la section de Maurice Genevoix, c'est surtout la hantise psychologique -venue du fond des âges et du cerveau reptilien de l'homme- de la vision du vaincu -ici le blessé et le fuyard- qui fait le choc.

À Verdun, au sein du 164<sup>e</sup> RI, le choc prend le visage tout à la fois de l'enfer du feu de l'artillerie ennemie, de l'infiltration de ses troupes en milieu encore boisé et de la hantise permanente d'être tourné, tant les petites unités ne savent pas où se situent aussi bien les éléments amis qu'ennemis.

Dans ces deux cas de figure, la réponse au choc n'est pas tant technologique qu'humaine. C'est clairement la qualité de l'encadrement qui fait la différence. Carrias garde son calme même quand il est menacé d'être tourné. Il tient ses hommes jusqu'à sa grave blessure. L'exemple de Genevoix est encore plus spectaculaire. C'est incontestablement un excellent officier de contact. Il sait identifier l'angoisse de ses hommes, la montée en spirale du doute, débouchant sur la panique. Il sait y remédier en menaçant de son arme de service, comme cela était prévu par les règlements de l'époque, mais il sait surtout diriger de main de maître l'action de sa section au feu. Par l'exemple et l'autorité ferme mais bienveillante aussi, au cœur de l'action, il sait refaire de sa section un outil militaire au plein sens du terme, alors qu'elle était fragile à la suite du choc quelques instants avant encore.

Ces exemples tirés de la Grande Guerre, permettent, une fois de plus de mettre en exergue l'importance capitale des cadres de contact dans le combat d'infanterie. Cette leçon est toujours d'actualité.

<sup>1</sup> Maurice Genevoix, *Ceux de 14*, préface de Michel Bernard, Paris, GF Flammarion, 2013, p. 128.

<sup>2</sup> *Idem*, pp. 130-137.

<sup>3</sup> Eugène Carrias, *Souvenirs de Verdun sur les deux rives de la Meuse avec le 164<sup>e</sup> RI*, Forcalquier, C'est-à-dire Éditions 2009.

<sup>4</sup> *Idem*, p. 162.

<sup>5</sup> *Idem*, p. 166.

<sup>6</sup> Sur les combats de l'Herbebois, voir, Nicolas Czubak, responsable du Service Éducatif du Mémorial de Verdun, « dans l'ombre du bois des Caures, les combats de l'Herbebois », dans *La Revue scientifique du Mémorial de Verdun*. <https://memorial-verdun.fr/actualites/revue-scientifique-herbebois>.

<sup>7</sup> Eugène Carrias, *op. cit.* p.179.

<sup>8</sup> Eugène Carrias, *L'armée allemande* (Paris, Berger-Levrault, 1938) ; *La pensée militaire allemande* (PUF, 1948) ; *Le Danger allemand* (PUF, 1952) ; *La pensée militaire française* (PUF, 1960).

<sup>9</sup> Dès l'époque, les tankistes britanniques prennent l'habitude de donner des noms de baptême à leur engin.

<sup>10</sup> Trevor Pidgeon *The tanks at Flers*, Fairmile Lane, Cobham, Surrey, Fairmile books, 1995, cité par Henri Ortholan, *La guerre des chars, 1916-1918*, Paris, Bernard Giovanangeli, 2007, p. 68.

<sup>11</sup> Voir François Cochet, *Armes en guerres, XIX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles, mythes, symboles, réalités*, Paris, CNRS-Éditions, 2012.

# Jean de Lattre de Tassigny, un marin contrarié devenu officier de cavalerie (1908-1915)

Lieutenant-colonel (R) Gérard-A. Masson, officier-traditions du 2<sup>e</sup> régiment de Hussard.

**La rencontre d'un homme avec l'Histoire tient souvent à peu de choses. Le destin de Jean de Lattre n'échappe pas à cette règle. Ces rêves contrariés de marin lui permirent de devenir l'un des acteurs majeurs de la Libération. Clin d'oeil du destin à nouveau, c'est par la mer que cet officier de cavalerie débarque en Provence en 1944 à la tête de la future 1<sup>ère</sup> Armée française.**

Adolescent, Jean de Lattre de Tassigny rêve d'une carrière d'officier de marine. Il réussit l'écrit du concours de Navale en 1906 et apparaît sur la liste des admissibles autorisés à présenter l'oral, mais une mauvaise paratyphoïde l'empêche de se présenter à cette épreuve programmée le 2 juillet<sup>1</sup>. En juin 1907<sup>2</sup>, nouveau succès à l'écrit, pourtant en septembre il est sur la liste « *des candidats atteints par la limite d'âge qui n'ayant pas été reçus à l'école navale en 1907, ont été compris dans les 150 premiers du classement général* »<sup>3</sup>. Ne pouvant plus intégrer Navale, son choix se porte alors sur le concours de Saint-Cyr qu'il réussit en 1908 et son classement d'entrée (4<sup>e</sup> sur 216) lui permet de choisir la cavalerie. Il signe un engagement volontaire au 29<sup>e</sup> Dragons pour effectuer sa première année de scolarité en corps de troupe. Il incorpore son régiment à Provins, le 5 octobre. Il est nommé brigadier le 10 février 1909 avant d'intégrer l'école spéciale militaire (ESM) le 20 octobre, promotion « Mauritanie ». Assuré de sortir dans la cavalerie, mais doté « *d'une intelligence vive mais d'esprit peu militaire* », de Lattre sort finalement de l'ESM 203<sup>e</sup> sur 209. Le 1<sup>er</sup> octobre 1911, il intègre l'école de cavalerie comme sous-lieutenant-élève et en sort lieutenant au 12<sup>e</sup> Dragons l'année suivante. Le régiment est en garnison à Pont-à-Mousson. Il est affecté au 1<sup>er</sup> escadron commandé par le capitaine de Forsanz.

Le 31 juillet 1914, le régiment mis en alerte, devant assurer l'avant-garde de la 39<sup>e</sup> division d'infanterie (DI) se déplace immédiatement sur Saint-Nicolas-de-Port. Dès le 3 août, le lieutenant de Lattre doit reconnaître les passages de la forêt de Vitrimont, à l'ouest de Lunéville. Il entend le premier coup de canon de la campagne vers 17h30, tiré sur un avion qui survole la forêt. Le même jour vers 14h, le lieutenant Bruyant du 2<sup>e</sup> escadron bouscule à Reméreville un peloton du 14<sup>e</sup> Uhlans<sup>4</sup> tuant de sa main le lieutenant Frédéric Dickmann avant même la déclaration officielle de la guerre à la France.

Engagé dans les opérations sur la frontière, le lieutenant de Lattre est blessé par un éclat d'obus au genou droit l'après-midi du mardi 11 août entre Coincourt et Moncourt (actuelle D23F) : il est le premier officier du 12<sup>e</sup> Dragons blessé au combat. À ses côtés, le brigadier Joly, plus grièvement blessé, meurt de ses blessures. Le lieutenant de Lattre refuse dans un premier temps de se laisser évacuer, mais le 16, souffrant de sa blessure, il est dirigé sur l'hôpital de Lunéville. Il rejoint son régiment le 24 août après l'échec de la bataille de Morhange. Pour son action et sa blessure, il reçoit sa première citation à l'ordre de la division : « *A fait preuve de sang-froid dans une reconnaissance particulièrement périlleuse, où il a été blessé lui-même au genou par un éclat d'obus* ».

L'échec de l'offensive allemande sur Lunéville réoriente l'action du 12<sup>e</sup> Dragons vers Pont-à-Mousson. Le 14 septembre, le peloton du lieutenant de Lattre avec l'appui d'un détachement cycliste est envoyé en reconnaissance sur Flirey, l'auberge Saint-Pierre et Thiaucourt. Arrivé dans l'obscurité d'une nuit profonde, son détachement se heurte à un peloton de uhlands. Le lieutenant de Lattre tue de sa main un premier cavalier ennemi, en blesse un second que le dragon Bauer achève. Les uhlands bousculés tournent bride et disparaissent, mais dans le tourbillon du combat, de Lattre a été blessé d'un coup de lance à la poitrine.



1914. Uhlans faits prisonniers près de Douai. Agence Meurisse.  
Source : gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France.

Démonté, conscient de la gravité de sa blessure, il donne l'ordre à son peloton de se retirer dans la forêt de Puvénelle. Le dragon Bauer resté auprès de lui, le transporte à la ferme *Le Puits*, au sud du carrefour Saint Pierre. Sur place Monsieur et Madame David, aident de leur mieux l'officier blessé et donnent les premiers soins. Le dragon Bauer se propose pour chercher du secours à Pont-à-Mousson, mais les chevaux se sont détachés et enfuis. Bauer, quitte son uniforme, met des vêtements civils et à pied trouve une voiture qui permet à de Lattre de recevoir les soins d'un médecin à Pont-à-Mousson le 15 septembre. Mais le lendemain, un parti de uhlans envahit la ville.

Dans le même temps, le sous-lieutenant Schmeltz du 5<sup>e</sup> Hussards, a reçu pour mission d'explorer le secteur de Pont-à-Mousson. Après avoir poussé sa reconnaissance jusqu'à Vandières et Norroy au Nord de Pont-à-Mousson et avoir mis en fuite plusieurs patrouilles allemandes, il est avisé qu'un officier français blessé est menacé par des Allemands dans la maison où il repose à Pont-à-Mousson. Revolver à la main, Schmeltz entre dans la maison, se trouve en présence d'un soldat allemand qui s'enfuit après avoir essuyé un coup de feu. Il entrouvre une porte et entend une voix qui dit faiblement « *Ne tirez pas* ». Il trouve un blessé entouré de bandages qui l'embrasse « *Mon cher camarade, vous me sauvez la vie* ». Sous la protection de la patrouille du 5<sup>e</sup> Hussards, on installe de Lattre dans une voiture Ford et on le ramène à Nancy où il reçoit des soins de la part de Madame Weygand, femme du lieutenant-colonel du 5<sup>e</sup> Hussards<sup>5</sup>. Le sous-lieutenant Schmeltz reçoit une citation à l'ordre du 20<sup>e</sup> Corps, pour « *[avoir] délivré et ramené un officier français blessé* ». Le dragon Bauer est nommé brigadier et reçoit une citation à l'ordre de la division pour l'aide apportée au lieutenant de Lattre.



1915. Cavalerie en reconnaissance derrière un talus de terre. © Jean-Baptiste (attribué à) Tournassoud/ECPAD/Défense.

Ce dernier passe un mois à l'hôpital avant de rejoindre le 10 octobre 1914 le 12<sup>e</sup> Dragons<sup>6</sup>. Il reçoit le 15 septembre une citation à l'ordre de la brigade et le 19 octobre une citation à l'ordre de l'Armée. Le 5 janvier 1915, le JO publie la citation de sa légion d'honneur :

**« A exécuté plusieurs reconnaissances périlleuses avec une audace et une sûreté remarquables. A été blessé une première fois d'un éclat d'obus le 11 août au cours d'une reconnaissance. Envoyé en reconnaissance le 14 septembre, a été blessé d'un coup de lance et s'est dégagé de cavaliers ennemis qui l'entouraient en tuant deux de sa main ».**

Lieutenant en premier du 1<sup>er</sup> escadron, de Lattre mène des reconnaissances sur le front tenu par le 12<sup>e</sup> Dragons au Sud-Est de Lunéville en avril 1915, puis assure les fonctions de commandant d'une section de mitrailleuses jusqu'au mois d'août 1915. En octobre, le 12<sup>e</sup> Dragons débarque à Belfort. Le lieutenant de Lattre est de nouveau blessé le 29 novembre, à Burnhaupt, d'un éclat d'obus au mollet droit. Il refuse de quitter son poste mais le 30 novembre, il est finalement évacué sur Mazevaux. Le 24 décembre 1915 il est nommé capitaine à titre temporaire et le 29 décembre, il obtient de changer d'arme et passe au 93<sup>e</sup> RI. La carrière de cavalier de Jean de Lattre de Tassigny est terminée.

1 JO du 27 juin 1906, p. 4377.

2 JO du 26 juin 1907, p. 4447.

3 JO du 01 septembre 1907, p. 6271.

4 Uhlans : cavaliers de l'armée allemande.

5 Madame Weygand était la sœur du capitaine de Forsanz, commandant le 1<sup>er</sup> escadron du 12<sup>e</sup> Dragons.

6 SHD, JMO du 12<sup>e</sup> Dragons, 2<sup>e</sup> volume, 26 N 879/38.

# De Lattre dans la campagne de France

Camille Vargas, journaliste et écrivain.

De Lattre de Tassigny est largement connu pour ses actions au sein de l'armée de Libération, en Afrique du Nord, en Italie et pour la campagne « *Rhin et Danube* ». Son nom est également réputé pour son implication sur le théâtre indochinois. Cependant, « le roi Jean » a commencé à s'illustrer brillamment bien avant : au cours de la tragique campagne de France, il est à la tête de la 14<sup>e</sup> division d'infanterie (DI), l'une des meilleures divisions sous l'égide du Grand Quartier général.

## Une excellente unité pour un chef prometteur

Le général de Lattre de Tassigny prend le commandement de la 14<sup>e</sup> DI à partir du 4 janvier 1940. Il occupe précédemment le poste de chef d'état-major de la 5<sup>e</sup> armée, depuis le 3 septembre 1939. Lorsqu'il est promu au grade de général de brigade le 22 mars 1939, de Lattre est alors le plus jeune officier dans son grade en France.

La 14<sup>e</sup> DI est une unité d'active placée en réserve sous les ordres directs du GQG. Il s'agit d'une unité d'active de type « Nord-est », constituée principalement de trois régiments d'Infanterie (35<sup>e</sup> RI, 152<sup>e</sup> RI, 3<sup>e</sup> DBCP - demi brigade de chasseurs à pied),

d'un groupe de reconnaissance divisionnaire (25<sup>e</sup> GRDI), de deux régiments d'artillerie divisionnaire (4<sup>e</sup> RAD), (204<sup>e</sup> RALD, artillerie lourde). Au total, la division compte 467 officiers, environ 1720 sous-officiers et plus de 14 000 hommes. En terme de matériel, la 14<sup>e</sup> DI dispose de l'armement le plus moderne dans l'armée française.

Le 10 mai 1940, la 14<sup>e</sup> DI est alors stationnée à Lunéville, dans le secteur du groupe d'armée 2 du général Prételat, derrière la ligne Maginot. Elle est en réserve générale du GQG, c'est-à-dire disponible pour être engagée face à une situation de crise imprévue car sa localisation permet son embarquement rapide pour un mouvement stratégique par voie ferrée.

1939-1940. Le général de Lattre de Tassigny devant le 2<sup>e</sup> bataillon du 152<sup>e</sup> régiment d'Infanterie. © Musée national Clemenceau-de Lattre .





Mai 1940. Vitry-le-François. Une pièce d'artillerie tractée (un 155 mm long Saint-Chamond) traverse les ruines de la ville après le bombardement par l'aviation allemande. © Franck Daniau-Johnston/ECPAD/Défense.

## Les difficiles combats de Rethel à la Loire

Le 10 juin 1940, la 14<sup>e</sup> DI est dans le secteur des Ardennes, entre Rethel et Attigny, défendant le cours de l'Aisne. Le flanc gauche de la division est menacé par des chars allemands venant de Bergnicourt. En réaction, de Lattre décide d'envoyer des éléments sur la position de Mont-Saint-Remy-Annelles avec l'ordre de tenir face à l'Ouest et éventuellement barrer la route d'Annelles vers Perthes. Malheureusement, les contres attaques échouent, forçant la 14<sup>e</sup> DI à se replier dans la direction de la Retourne. Le décrochage se déroule favorablement, couvert par la 3<sup>e</sup> division d'infanterie motorisée (DIM) qui s'établit entre Mazagran et Mont-Saint-Remy. Dès la matinée du 11 juin, des éléments du *Gruppe Guderian* menacent les positions de la Retourne obligeant De Lattre à se replier sur l'Arnes. Des combats s'engagent partout sur la Suippes. Un nouveau repli est décidé sur une position allant de Saint-Martin-l'Heureux, Saint-Hilaire-le-Petit, Saint-Clément. Les combats font rage et la 14<sup>e</sup> DI résiste jusqu'au soir. Une nouvelle instruction tombe, il faut à nouveau se replier, cette fois ci, dans la zone de Mourmelon-le-Grand. À la lueur du jour, le 12, des avant-gardes allemandes occupent déjà les positions. L'ordre de décrocher est donné par le chef de la 14<sup>e</sup>DI : trouver à tout prix une échappatoire sur la Marne. Les combats sont terribles, l'unité perd presque 4/5<sup>e</sup> de ses effectifs ! Harcelés de toutes parts, menacés par un encerclement certain, les derniers éléments de la division passent la Marne vers Vitry-le-François. De Lattre est alors chargé de défendre la Marne avec une division réduite à 1 500 hommes. Le 14 juin, ils reçoivent la mission de tenir le secteur entre Sommesous et Vitry-le-François. Entre temps, ils reçoivent un nouvel ordre de repli sur l'Aube, où ils doivent résister. De Lattre possède un avantage, il a conservé les moyens de transport des compagnies autonome du train permettant un repli plus rapide. La 14<sup>e</sup> DI se replie ainsi sur la forêt du Grand Orient, où le général espère passer la Seine avant la nuit. En vain, le convoi est dispersé par les bombardements, la colonne hippomobile d'artillerie ne suit plus. S'organisent alors des positions de résistance à la lisière des bois. Le soir, la

pression de l'ennemi les force à se replier à nouveau : ils doivent désormais passer l'Avallon. La 14<sup>e</sup> DI reçoit pour ordre de défendre les ponts sur la Loire. Lors de la matinée du 17 juin, la division de Lattre est dangereusement étirée et doit faire face à des percées de toutes parts. À la fin de cette journée, ce qu'il reste de la 14<sup>e</sup> DI

entame un nouveau repli...

## La fin de la 14<sup>e</sup> DI, un nouveau commencement pour son chef

Ce nouveau mouvement mène de Lattre et ses hommes à Montaigut. La 14<sup>e</sup> DI est désormais rattachée au XXIII<sup>e</sup> corps d'armée (CA). L'ensemble décroche le mardi 18 juin à 18h. Les hommes de De Lattre ne lâchent pas les armes, ils continuent de combattre en organisant des bouchons jusqu'à Riom. Ils se portent ensuite sur l'Allier où ils opposent une vive résistance aux éléments avancées de la 9<sup>e</sup> *Pz-Div* et à la *SS LSSAH*. Les Allemands parviennent à s'emparer de Clermont-Ferrand le 19, repoussant ainsi la 14<sup>e</sup> DI au Sud de la ville. Le 21, de Lattre ordonne un mouvement sur Orcine-Pérignat-les-Sarlièvre. Les restes de la 14<sup>e</sup> DI doivent se préparer à un ultime repli... En prévision d'une poussée allemande, un dernier sursaut est prévu sur la ligne Issoire-Saint-Flour, puis Auzat-la-Combelle, Lempdes pour terminer à Brioude. L'armistice scelle définitivement le sort des hommes de la 14<sup>e</sup> DI. L'unité, ou ce qu'il en reste, est dissoute à Clermont-Ferrand en août 1940.

Que penser de la prestation du futur maréchal à la tête de sa division ? S'il n'a clairement pas pu influencer sur le cours des événements, au moins sa division a-t-elle fait face avec ténacité et efficacité. Dans ses replis successifs, la 14<sup>e</sup> DI parvient, sous les ordres de de Lattre à conserver une combattivité à toute épreuve et fait rare, sa cohésion. De nombreux soldats ayant perdu leur unité dans la débâcle se raccrochent au fur et à mesure à la 14<sup>e</sup> DI.

La guerre n'est pas terminée pour de Lattre. Après avoir intégré l'armée de l'Armistice, il est contacté à plusieurs reprises afin de rejoindre « l'autre côté ». La suite est bien connue, le général de Lattre de Tassigny s'illustre à la tête de la Première Armée pendant la Libération et représente la France lors de la signature de la capitulation allemande à Berlin.

# La 1<sup>re</sup> armée des Forces françaises libres racontée par le maréchal de Lattre de Tassigny

Colonel Frédéric Jordan, secrétaire général de l'état-major du CDEC.

Dans son ouvrage de 1949 *Histoire de la première armée française, Rhin et Danube*, le maréchal de Lattre témoigne de son commandement, à la fois pour faire connaître et pour rendre hommage au sacrifice, comme au courage, de ces soldats de la France Libre :

*« Si la France en avait été mieux informée, sans doute aurait-elle aujourd'hui un sens plus vif de sa victoire et une plus grande confiance que celle-ci lui a ouvert. Elle aurait aussi, je le crois, un plus juste respect pour son Armée et plus de foi en sa jeunesse qui prouvent l'une et l'autre de façon magnifique la permanence de nos vertus nationales (...) Aussi est-ce à mes soldats que j'ai tenu à dédier ce récit, avec l'ardent désir qu'ils y trouvent une preuve de l'affection de leur ancien chef, le témoignage de son admiration pour leur vaillance et une image point trop imparfaite de leurs exploits. »*

## Forger l'outil

Dans une première partie, le maréchal De Lattre décrit l'organisation et la composition de cette *Armée B* associant, en Afrique du Nord, dès 1943, des unités de l'armée d'Afrique comme la 3<sup>e</sup> division d'infanterie algérienne (3<sup>e</sup> DIA) mais aussi des unités nées avec le conflit au sein des Forces françaises libres, à l'instar

de la 1<sup>re</sup> DFL ou de la 1<sup>re</sup> DB. « *L'outil se forge* » même si la faiblesse en moyens et détachements de soutien (selon les standards américains de l'époque) impose aux Français de dissoudre certaines grandes unités (10<sup>e</sup> division d'infanterie coloniale par exemple) pour constituer une armée autonome et viable sur le plan logistico-opérationnel.

La 2<sup>e</sup> DB ayant été désignée par le général de Gaulle pour rejoindre les Alliés en Normandie, l'*Armée B* compte finalement (avec certaines unités déjà engagées en Italie et qui seront rapatriées pour le débarquement de Provence), en 1944, 256 000 hommes, répartis au sein de la 1<sup>re</sup> DB, de la 5<sup>e</sup> DB, de la 1<sup>re</sup> DFL, de la 2<sup>e</sup> DIM, de la 3<sup>e</sup> DIA, de la 4<sup>e</sup> DMM et de la 9<sup>e</sup> DIC. En outre, de nombreux éléments non endivisionnés renforcent les effectifs, à l'image des 3 groupements de Tabors marocains (GTM), du bataillon de choc, du groupe des commandos d'Afrique, du groupe des commandos de France, de seize groupes d'artillerie, de six régiments de *tanks destroyers*, des deux régiments blindés de reconnaissance, des 7 régiments du génie, des douze groupes antiaériens, sans compter les groupes de transport, les compagnies muletières ou les unités des transmissions, du matériel, des essences, de santé et de l'intendance. Il ne faut pas omettre également les 5 000 AFAT (auxiliaires féminines de l'armée de Terre) qui servent cette force française.

Le premier effort consiste à entraîner ces unités (centre d'Hussein-Dey et de Port-aux-Poules en Algérie), à entraîner les cadres mais aussi à créer la cohésion sous le principe cher à de Lattre de « *l'amalgame* » :

*« Vraiment, c'est une armée magnifique qui s'est forgée, une armée comme la France en a peu connue car elle associe à la science de ceux qui méritent le titre de "Grogards"- les vétérans des FFL, ceux des champs de bataille de Tunisie et d'Italie - l'enthousiasme des Volontaires de 1792. Et lorsque son élan l'aura enfin portée sur le sol de France, elle aura peu d'efforts à accomplir pour s'enrichir encore et pour ouvrir ses rangs aux maquisards des forces de l'intérieur : c'est qu'en Afrique, c'est qu'à Douera spécialement, se sera préparé l'amalgame qui lui donnera en définitive sa pleine puissance et son visage original. »*

Le premier test d'une partie de l'*Armée B* sera la reconquête de l'île d'Elbe en juin 1944. L'opération Brassard sera conduite par 12 000 hommes et près de 600 véhicules. Face à près de 3 000 Allemands fortifiés et aguerris, c'est un succès rapide grâce, notamment, à un emploi combiné, et propre à la vision tactique française du moment, des groupes de commandos (pour neutraliser les batteries d'artillerie et désorganiser l'ennemi) et de l'action des détachements interarmes (*Regimental Combat Team*) capables de prendre de





Mars 1944. Maroc. Présentation des étendards au général de Lattre de Tassigny. Auteur inconnu/ECPAD/Défense.



Juin 1944. Italie. Une pièce antichar allemande de 7,5 cm Pak 38 ou Pak 40 sur une plage de l'île d'Elbe. © Auteur inconnu/ECPAD/Défense.



Août 1944. Parti de Naples, un convoi de navires transportant les hommes du 1<sup>er</sup> Corps d'armée fait route pour la France en vue du débarquement allié sur les côtes de Provence (opération Anvil-Dragoon). © Robert Auclair/ECPAD/Défense.

vitesse l'ennemi tout en saisissant les opportunités au plus bas échelon.

Certaines unités, comme les Tabors, démontrent, une fois de plus après la campagne d'Italie, leurs qualités de mobilité dans des zones difficiles d'accès et montagneuses :

*« L'ascendant de nos troupes sur l'adversaire s'est révélé irrésistible, et leurs qualités manœuvrières ont été à la mesure de leur vaillance. Mettant en jeu tous les moyens modernes d'une force de débarquement pour écraser un ennemi fortifié, elles ont montré leur aptitude aux missions amphibies qui demain pourront leur échoir. »*

### De La Provence au Rhône

Puis vient la préparation de l'opération Anvil rebaptisée Dragoon pour tromper les services secrets allemands dans le but de débarquer une force alliée conséquente au Sud de la France, capable de faire jonction avec les éléments d'Overlord venus de Normandie. D'abord prévue en simultanée de l'assaut normand, cette action est décalée au mois d'août 1944 par manque de vecteurs navals et aériens disponibles. Un groupe de planification est alors mis en place associant pleinement l'état-major français afin de concevoir un mode d'action capable de contrer les 250 000 hommes de la 19<sup>e</sup> Armée allemande retranchée sur les côtes méditerranéennes. La problématique majeure réside dans le faible nombre de divisions débarquables initialement (3 françaises et 2 américaines) avec un délai de près de 10 jours pour compléter le dispositif avec 3 autres grandes unités (parfois à 50% de leur potentiel du fait des capacités insuffisantes de déploiement)

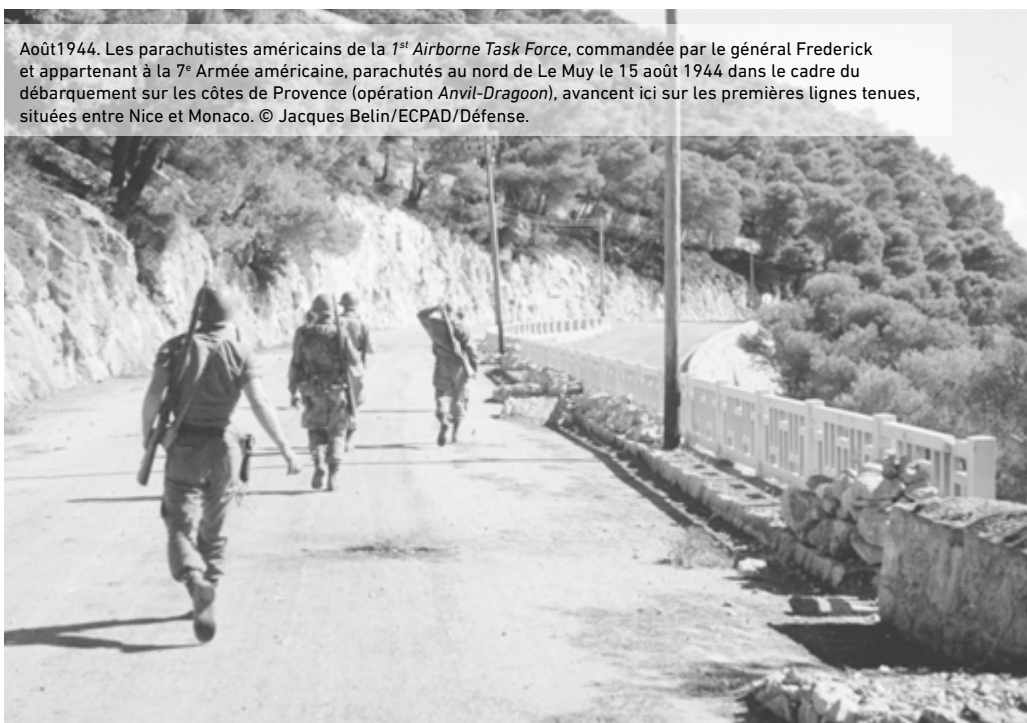
ainsi que plusieurs semaines pour déployer les équipements les plus lourds. La réussite du débarquement franco-américain prévu entre Agay et Cavalaire (70 km), avec une action aéroportée dans la région de Draguignan, s'appuie sur la vitesse et la surprise :

« *Mais nous avions, malgré tout, à tenir compte de risques sérieux. Pour les réduire au maximum et pour être capables, d'entrée de jeu, de porter à l'ennemi un coup décisif, il fallait que nous lui assénions par surprise et selon un plan minutieusement établi pour imposer rapidement notre supériorité.* »

Les deux objectifs majeurs de la première phase sont les villes de Toulon et de Marseille solidement tenues par les Allemands et capables de freiner durablement le déploiement allié vers le nord, ce qui signifierait l'échec du plan opératif visant à fondre sur l'adversaire sur deux directions tout en ouvrant un nouvel axe logistique à partir des ports de la Méditerranée. Aussi, le 6 août, diffuse ses derniers ordres sous forme d'une IPS (instruction personnelle et secrète) invitant à la vitesse et à la hardiesse : « *vitesse dans l'exploitation hardie de toute occasion favorable à l'évolution rapide de la manœuvre* ». Cette consigne est bien comprise de ses grands subordonnés (Linarès, du Vigier, Brosset, Monsabert...) comme des plus modestes et sera mise en œuvre dès les premiers pas sur les plages ou dans l'arrière-pays au matin du 15 août 1944. À cette date, la flotte alliée de près de 2 000 bâtiments appuie (16 000 obus tirés) ou débarque les troupes, véhicules et munitions franco-américains après avoir leurré les Allemands et ce, en simulant un assaut amphibie sur Gênes. Dans la nuit, les unités commandos françaises comme



Août 1944. En vue de la prise de Toulon, le général de Monsabert, commandant la 3<sup>e</sup> DIA, observe les positions ennemies, sous le feu des bombardements alliés. © Jacques Belin/ECPAD/Défense.



Août 1944. Les parachutistes américains de la 1<sup>re</sup> Airborne Task Force, commandée par le général Frederick et appartenant à la 7<sup>e</sup> Armée américaine, parachutés au nord de Le Muy le 15 août 1944 dans le cadre du débarquement sur les côtes de Provence (opération Anvil-Dragoon), avancent ici sur les premières lignes tenues, situées entre Nice et Monaco. © Jacques Belin/ECPAD/Défense.



Août 1944. Acclamation d'éléments du 3<sup>e</sup> RTA de la 3<sup>e</sup> DIA par la population après la libération de Marseille. © Auteur inconnu/ECPAD/Défense.



Juin 1944. Italie. Général de division Joseph de Monsabert. © Auteur inconnu/ECPAD/Défense.

celles du commandant Rigaud au Rayol ou du capitaine Ducournau au cap Nègre, s'emparent des plages ou des batteries. En parallèle, deux opérations de diversion (nom de code *Ferdinand*) sont menées à Cannes et à La Ciotat.

Le commandement allemand, basé à Draguignan, est pris au dépourvu et envoie ses réserves dans de mauvaises directions.

Au petit matin, les 9 700 paras US sautent sur l'arrière-pays varois (Le Muy, La Motte, Sainte Roseline, Roquebrune). Des divisions US s'emparent des têtes de pont en repoussant les Allemands à plus de 30 km des côtes et, le 16 août, les premières unités françaises foulent le sol de France (3<sup>e</sup> DIA, 1<sup>re</sup> DFL et CC2). Les 17 et 18, les soldats français sont à l'œuvre à Brignoles comme à Hyères, le général de Lattre installant son PC à Cogolin. La planification opérationnelle n'a pas résisté à la réalité et fait hésiter le général sur la poursuite de l'action :

*« Toutes les études préparatoires ont, en effet, prévu que la prise à partie d'une place protégée par trente forts (Toulon) et d'innombrables casemates occupés par une garnison de l'ordre de 25 000 hommes nécessiterait l'engagement des deux premiers échelons de l'armée. Or, seule une fraction du premier, soit 16 000 combattants, 30 chars, 80 canons de moyen calibre, est à pied d'œuvre. Pour que ce*

*premier échelon soit au complet et que le deuxième l'ait rejoint, un délai de huit à dix jours est nécessaire. Compte tenu des succès acquis, faut-il s'en tenir au déroulement normal du plan ? Faut-il au contraire en bousculer l'application ? »*

Finalement, le général de Lattre choisit l'audace et, avec ses deux divisionnaires, conçoit une manœuvre cherchant l'enveloppement de Toulon, la saisie de points clés et l'attaque de flanc. Les Français progressent rapidement malgré une résistance allemande tenace qui impose à la 1<sup>re</sup> Armée de mener un combat en zone urbaine difficile (en particulier du 20 au 23 août) : *« c'est une guerre de Peaux-rouges contre les pillboxes édifés un peu partout aux croisements de rues ou auprès des principaux bâtiments publics, contre les snipers dissimulés sur les toits ou dans les caves, contre les voitures ou les camions qui tentent de circuler encore. »* C'est le site de la Poudrière qui est le plus difficile à prendre avec l'engagement de chars et l'emploi de grenades incendiaires. Les troupes allemandes y perdent 250 tués, 180 prisonniers dont 60 blessés graves. La reddition définitive de la garnison ennemie intervient le 28 août scellant le premier succès français d'envergure, preuve que les hommes de la 1<sup>re</sup> Armée sont prêts et bien commandés :

*« Mais aucun, je l'espère, ne me reprochera d'avoir sous-estimé l'héroïsme dépensé par tous les combattants. Etc'est là certainement l'essentiel, car la rapidité même de notre succès, acquis à une heure où l'opinion française, privée de liaison, concentrait son attention soit sur des péripéties locales, soit sur l'immense nouvelle de la délivrance de Paris, a trop souvent fait croire qu'il avait été obtenu facilement de la faiblesse d'un adversaire démoralisé et d'avance*

*consentant. Les faits demeurent. Huit jours de lutte ininterrompues. De notre côté, 2 700 Français, dont 100 officiers, tués ou blessés. Chez les Allemands, des milliers de cadavres et plus de 17 000 captifs. Un matériel énorme et un butin de centaines de canons. Finalement, le plus grand port de guerre de l'Europe occidentale conquis et ouvert aux forces alliées pour servir de base à de nouvelles victoires. »*

Dès le 21 août, des unités de la division Monsabert (3<sup>e</sup> DIA) atteignent les faubourgs de Marseille dont le périmètre défensif paraît moins dense qu'à Toulon, étant en effet concentré sur les axes, favorisant de fait les infiltrations dans les intervalles. L'opération doit se dérouler en 3 temps : investissement, resserrement, assaut. Les Français savent pouvoir compter sur l'apport tactique des FFI et sur leur connaissance du terrain. Néanmoins, le commandant de la 1<sup>re</sup> Armée retient ses subordonnés qui sont emportés dans leur élan et par leur enthousiasme car il souhaite concentrer ses moyens, ses appuis et profiter de la mobilité des tirailleurs et autres goumiers nord-africains. L'effondrement de la cité phocéenne est finalement assez rapide malgré des combats ardents, notamment autour de Notre Dame de la Garde. Il intervient le 28 août, seulement 12 jours après le débarquement. S'en suit alors une poursuite de 700 km le long de la vallée du Rhône avec la 1<sup>re</sup> DB et la 1<sup>re</sup> DFL en tête aux côtés des troupes américaines. Ces dernières peinent face à la 11<sup>e</sup> division de *panzers* dont la manœuvre de freinage est d'une grande qualité tactique. Mais les Français, qui progressent plus vite, sont confrontés aux choix du commandement allié qui impose à la 1<sup>re</sup> Armée de fractionner ses forces en deux parties de part et d'autres



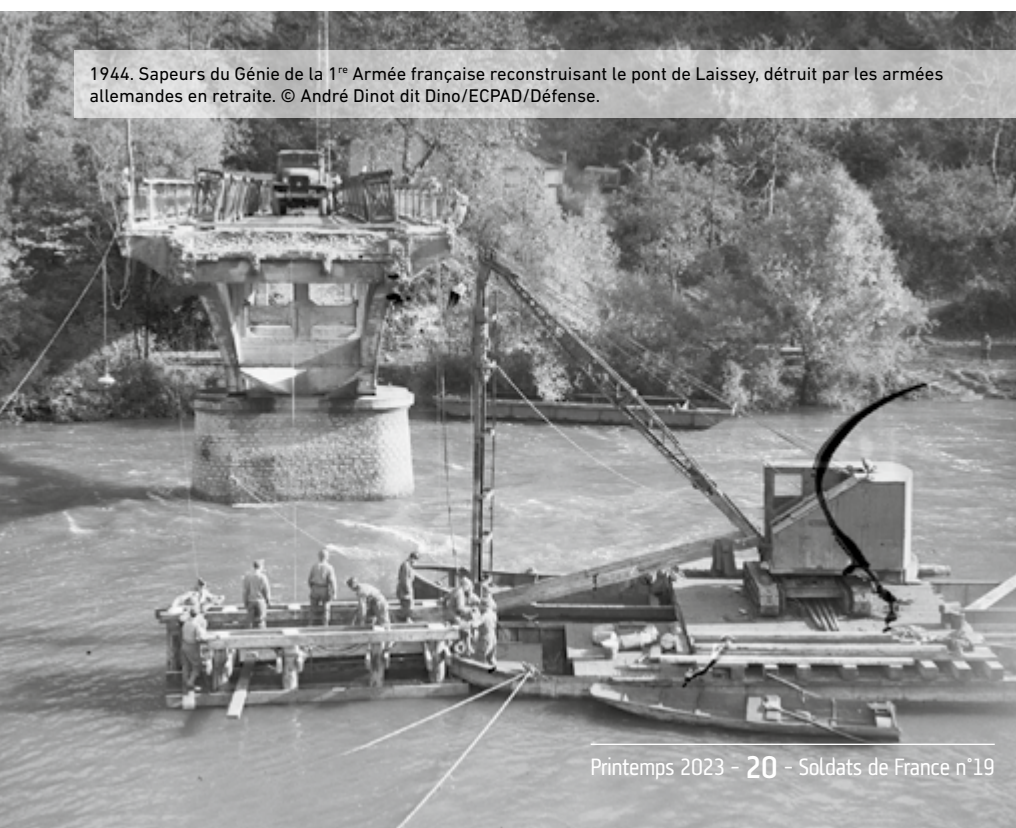
Août 1944. Avance de la 1<sup>re</sup> Armée français sur le canal du Rhône, à hauteur de Vallabrègues (entre Beaucaire et Avignon). © Robert Auclaire/ECPAD/Défense.

du corps d'armée US : « *les ordres reçus me forçaient à adopter un dispositif peu commun correspondant à la triple mission qui m'était impartie [couverture sur les Alpes, attaque en direction de la Franche-Comté, attaque le long du Rhône]. Entre autres problèmes, cet écartèlement posait celui de l'articulation du commandement. Pour le régler temporairement, je décidai de confier le contrôle des mouvements des deux groupements de droite à mon*

*chef d'état-major, le général Carpentier (...) tandis que je restai moi-même à Aix.* » La décision est alors rapidement prise de créer 2 corps d'armée aux ordres des généraux Monsabert et Bethouart afin de mieux coordonner l'action sur les différents fuseaux.

En outre, sur l'axe rhodanien, les sapeurs font des miracles en innovant (utilisation de bâtiments amphibies remontant le

fleuve depuis la mer) pour permettre le franchissement du Rhône à Arles et Vallabrègues de 3 500 véhicules en 48 heures. Les Français atteignent ainsi très vite la Bourgogne, bousculant les poches de résistance allemande, libérant de grandes villes comme Dijon, Chalon, Autun (face à un adversaire déterminé et mobile) avant de prendre position face à la trouée de Belfort. Le 12 septembre 1944, les forces venant du Sud font leur jonction à Langres avec les unités de Patton arrivant de Normandie, notamment la 2<sup>e</sup> DB de Leclerc. Dans le même temps, le général de Lattre doit reconstituer ses unités avec de jeunes recrues enrôlées dans les régions libérées et intégrer les maquis et groupes de résistants. Néanmoins, cette étape d'intégration, quoique nécessaire, se révèle délicate dans la poursuite de la guerre. Avec l'automne, c'est « *l'amalgame* » qui doit se construire, processus jugé par le général « *fort complexe et délicat* ». En effet, il considère qu'« *à aucun prix, nous ne devons décevoir ces hommes et laisser s'éteindre cette flamme admirable qui s'est allumée. Par conséquent, tout de suite, ces garçons des FFI peuvent former des unités*



1944. Sapeurs du Génie de la 1<sup>re</sup> Armée française reconstruisant le pont de Laissey, détruit par les armées allemandes en retraite. © André Dinot dit Dino/ECPAD/Défense.



Août 1944. À son PC, le général Béthouart, commandant le 1<sup>er</sup> corps d'armée, indique sur une carte d'état-major, la progression de ses troupes dans la région de Belfort, aux généraux américains Bradley, Devers et Eisenhower (de gauche à droite) ainsi qu'au général de Lattre de Tassigny. © Robert Moisy/ECPAD/Défense.

*supplétives venant au combat avec notre armée régulière. J'insiste sur ce fait que ce ne peut être une intégration dans l'avenir, mais une synthèse où ils garderont leur particularisme et leur autonomie ».*

À côté de ces bataillons plus ou moins importants, d'ailleurs réunis en demi-brigades, sont constitués des unités mieux encadrées comme celles des Alpes, de l'Ain, de la Drôme et de l'Ardèche (20 000 hommes). L'objectif est de faire une armée à l'image de toute la France. Finalement ce sont 137 000 FFI qui rejoignent l'Armée. Malheureusement, le haut commandement allié n'avait pas prévu l'équipement et le soutien de tels effectifs supplémentaires et n'accorde en octobre que l'approvisionnement de 52 000 hommes de plus. La problématique la plus délicate repose sur le manque d'armement imposant des matériels disparates, parfois pris à l'ennemi.

Au départ, pour cet apport d'irréguliers au sein des grandes unités débarquées en Provence, « *quelques tâtonnements furent inévitables avant d'aboutir aux jumelages judicieux. Finalement, le résultat fut fonction de l'effort et de la bonne*

*volonté du commandement. Il fut surtout satisfaisant à la 5<sup>e</sup> DB et plus encore dans les régiments blindés de réserve générale. Par contre, dans l'infanterie, la greffe ne prit généralement pas. Les bataillons rattachés se sentaient malheureux, un peu parents pauvres de nos régiments qu'ils déséquilibraient. Seuls s'avèrent solides la constitution de trois groupements de choc ».*

## Du Rhin au Danube

La bataille des Vosges commence, très difficilement avec des Allemands qui tiennent cette ligne avec 55 000 hommes, des chars, des canons automoteurs en nombre et plus de 25 groupes d'artillerie. Il faudra toute la manœuvrabilité des divisions blindées françaises et le courage des fantassins pour « surprendre » l'adversaire et franchir l'obstacle.

Pour ensuite s'emparer de l'Alsace, le général de Lattre, aux côtés de troupes américaines joue de la « *déception* » en annonçant le 12 novembre une phase de permissions, faisant croire à l'ennemi que les Alliés attendront le printemps pour

partir à l'assaut. Parallèlement, le chef de la 1<sup>re</sup> Armée doit se battre pour garder ses unités que le commandement allié veut lui prendre, pour partie (notamment la 1<sup>re</sup> DB) afin de renforcer les troupes qui se battent dans les poches de l'Ouest de la France. À force de persévérance, il a gain de cause et lance son action de rupture le 14 novembre 1944 dans une météo hivernale dantesque. Puis c'est Belfort du 18 au 21 novembre, le Rhin le 19 novembre, Mulhouse les 20 et 21 et enfin la manœuvre d'encerclement de Burnhaupt du 22 au 28 novembre.

*« Efforts immenses et difficiles à exprimer. Vingt jours de batailles ininterrompues contre un ennemi dont l'opiniâtreté n'a pas connu une heure de défaillance et dont les réactions rageuses ne nous ont laissé aucun répit. Vingt jours de pluie, de froid, de boue (...) Des morts : 1300 au total (...) mais aussi 4500 blessés, 140 disparus, 1691 évacués pour gelure, 2824 pour maladies. Des pertes en matériel sérieuses : 55 Sherman, 12 chars légers, 15 Tank Destroyer et près de 50 Half Tracks jalonnent notre marche de leurs carcasses souvent dressés en face de l'un ou l'autre des 60 JagdPanther et autres Panzers calcinés (...) mais efforts couronnés de magnifiques résultats ».*

En fait, la 1<sup>re</sup> Armée a libéré une grande partie de l'Alsace, tué 10 000 Allemands, pris 120 canons et fait 17 000 prisonniers. Mais en décembre, les Français soutiennent les Américains (et la 2<sup>e</sup> DB) pour réduire la poche de Colmar (qui n'interviendra qu'après de longues luttes en février 1945) puis pour sauver Strasbourg face à l'offensive des Ardennes de Von Rundstedt. Dans la foulée, du 15 au 27 mars, après une courte pause opérationnelle et une 1<sup>re</sup> Armée réorganisée, c'est la conquête des créneaux sur le Rhin, en particulier

avec l'apport remarquable des sapeurs français. Ensuite, ce sont des manœuvres d'une rare mobilité et d'une grande intrépidité qui permettent la conquête d'une partie du territoire allemand, Karlsruhe le 4 avril, Freudenstadt du 11 avril au 7 mai, la prise de Stuttgart le 21 avril et l'enveloppement de la Forêt Noire le 2 mai. À la fin du conflit, De Lattre atteint l'Autriche et le Lac de Constance parachevant la victoire.

Ces combats, de la Provence à l'Allemagne, auront fait 13 874 tués et 42 256 blessés français mais ils auront surtout forgé l'esprit « Rhin et Danube », symbole du renouveau de la France et de son armée. L'ordre du jour N°8 du général de Lattre résume, à lui seul, la valeur de ces combattants dont l'action souvent

méconnue a contribué à la libération de la France et à la victoire contre les troupes nazies. Ces hommes ont ainsi fait montre de qualités tactiques exceptionnelles, s'adaptant à l'adversaire, au terrain, au climat et aux contraintes logistiques d'une telle campagne. Ils représentent la faculté d'adaptation des militaires français encore pleine et entière aujourd'hui.



Avril 1945. Allemagne. Prise de la ville de Stuttgart. ACT 578photogramme ©Auteur Inconnu / ECPAD/ Défense.



# Renverser la situation ! L'arrivée de de Lattre en Indochine en 1951

Philibert de Loisy, Président délégué de la Fondation Maréchal de Lattre de Tassigny.

**Le soutien des communistes chinois au Viet Minh place le Corps Expéditionnaire Français en Extrême Orient dans une situation qui devient inextricable à l'automne 1950. Les Blocages politiques et les défaites tactiques réclament un chef providentiel pour renverser la situation et sauver ce qui peut encore l'être de l'influence française en Indochine. Cet homme sera de Lattre, le prestigieux chef de la 1<sup>ère</sup> Armée victorieuse. Il arrive en 1951 au Tonkin pour infléchir par sa force morale le cours des événements et marquer de son style ce qui restera connue comme « l'année de Lattre ».**

## La reprise en main

**O**ctobre 1950, c'est la défaite de la RC4<sup>1</sup> et l'évacuation de la frontière chinoise par les troupes françaises après la chute de Cao Bang. Mais son destin avait finalement été scellé dès 1949 avec l'arrivée massive des troupes de Mao Tse Toung à la frontière. C'est un désastre dans les rangs des Thabors marocains, des légionnaires, des partisans vietnamiens et des parachutistes des 1<sup>er</sup> BEP et 3<sup>e</sup> BPC qui ne dénombrent pas moins de 7000 hommes disparus dans la tourmente.

À Paris, il faut trouver rapidement un chef pour rétablir la situation. Seul le général de Lattre est volontaire pour accomplir cette mission. Il accepte donc, mais à une

## TÉMOIGNAGE

“ Dis à Papa qu'on a besoin de lui ici sans cela, ça ira très mal. Essaye de le convaincre ”.

Lieutenant Bernard de Lattre de Tassigny. Lettre à sa mère, 23 octobre 1950.

condition : il veut les pleins pouvoirs civils et militaires. Car la tâche est complexe ! Il doit rétablir une situation militaire catastrophique et créer les conditions de l'autonomie des trois pays d'Indochine Vietnam, du Cambodge et du Laos dans le cadre de l'Union Française pour soustraire cette région de l'influence du communisme. Il est nommé Haut-commissaire et Commandant en chef en Indochine le 6 décembre.

Avant de partir, il se prépare moralement et consulte un certain nombre de gens : des politiques comme le président Auriol, des anciens d'Indochine comme Jacques Raphaël Leygues ou l'amiral Decoux qui a tenu l'Indochine de 1940 à 1945. Il constitue ensuite son premier cercle en faisant appel à ses fidèles, dont certains ont déjà servi en Indochine. Salan, Allard, Beaufre, Redon, Linares, Quinche, Lecocq, Clément, Baillif. Il garde l'amiral Ortoli à la marine et remplace le général Hartman mort au combat par le général Chassin.



©Fondation de Lattre de Tassigny.



©Fondation de Lattre de Tassigny.

Le 13 décembre, le général de Lattre descend lentement la passerelle de *Constellation* et met pied à terre en Indochine. Accompagné de Jean Letourneau, ministre des états associés, il est accueilli en grande pompe à Saïgon. L'œil avisé du général s'arrête pourtant sur quelques détails qu'il sait révélateurs d'un état d'esprit résigné par la défaite. Il va falloir remettre de l'ordre afin de redonner le moral à la troupe. Il tourne le dos à ses prédécesseurs qu'il salue à peine.

Après avoir rendu visite à Dalat à Bao Dai, l'empereur du Viet Nam, il arrive à Hanoi Le 19 décembre. Tout de suite il ordonne un défilé militaire pour montrer au Viet Minh qu'il ne se laissera pas impressionner. Mais il veut surtout prendre le pouls de la troupe et mesurer sa détermination. Après le défilé, il réunit les officiers à la maison de France et s'adresse à eux en détachant bien ses mots.

*« Vous avez besoin d'un patron, et bien me voilà ! ... l'ère des flottements est révolue. Vous n'êtes plus sur un sol mouvant. C'est pour vous, les lieutenants et les capitaines qui supportez les poids de cette guerre, que je suis venu. Je vous jure désormais que vous serez commandés ! Vous mes petits gars, vous connaissez la méthode. Confiance et résolution doivent être les mots d'ordre de tous. »*

Il annule toutes les décisions prises avant son arrivée à commencer par les mesures d'évacuation. Son style, ses mots, tout en lui rassure, son charisme resserre les rangs.

## La nouvelle organisation militaire

Dès son arrivée, le général sait que sa priorité consiste à rendre le corps expéditionnaire plus opérationnel. Il décide donc :

- De créer *trois groupes mobiles* supplémentaires sur le modèle de celui déjà constitué pour redynamiser la tactique et recouvrer la liberté d'action en dehors des places fortes.
- De constituer, dans chaque secteur infesté de Viet Minh, des commandos du type de celui de Vandenberg, ancien du corps Franc Pomiès. Ces derniers devront patrouiller nuit et jour pour harceler l'adversaire afin que la peur change de camp.
- De former le groupement de commandos mixtes aéroporté (GCMA)<sup>2</sup>, chargée de créer l'insécurité dans la profondeur du dispositif Viet Minh par des actions de guérilla en l'obligeant à divertir des troupes à la sécurisation de ses arrières.
- De réformer les méthodes de *renseignement*. Il confie cette tâche au colonel Boussarie et lui suggère notamment d'utiliser des opérateurs bretons pour qu'ils utilisent leur langue maternelle afin que l'ennemi ne puisse comprendre les échanges.
- De construire une ligne bétonnée, « *la ligne de Lattre* », non pas pour arrêter le Viet Minh mais pour disposer des emboîtements préparés pour ses canons qui en cas de franchissement de la ligne puisse matraquer l'ennemi au lieu d'attendre l'arrivée toujours aléatoire de l'artillerie.

## Les grandes batailles

Ces premières mesures vont immédiatement permettre au général de Lattre de reprendre l'avantage tactique. Dans une série de batailles successives, il dirige personnellement, parfois à moins de 400 mètres des premières lignes viets, des manœuvres audacieuses qui surprennent Giap et infligent de lourdes défaites au Viet Minh.



### La contre-attaque de Vinh-yen

Le 14 janvier 40.000 viets attaquent Vinh Yen avec pour objectif Hanoi. La bataille va durer trois jours. Les colonels Redon et Vanuxem vont tenir la nuit du 14 au 15, jusqu'à l'arrivée le général de Lattre en Morane. Immédiatement, il donne l'ordre au groupement mobile (GM) 1 du colonel Edon et du GM 4 du colonel de Castries de rejoindre la zone de combat. Il ordonne au colonel Allard de faire venir les 5 bataillons disponibles en Annam et en Cochinchine par un pont aérien. Les pertes amies s'élèvent à 43 morts et on dénombre 160 blessés et 545 disparus. Les pertes ennemies atteignent 1600 morts, 6000 blessés et 480 prisonniers. Pour fêter cette victoire, à l'occasion de la fête du Tet, le nouvel an vietnamien, le général de Lattre fait défiler dans la plupart des rues de Hanoi 75 chars pour bien montrer sa force et sa détermination. Charismatique, le général de Lattre le proclamera souvent du haut de sa légitimité de chef de guerre victorieux :

« *Savoir faire est bien, faire savoir est indispensable !* ».

### La défense de Mao Khé

Pour couper la route de Hanoi à Haiphong, véritable artère vitale pour le Tonkin, Le général Giap attaque le 28 mars avec deux divisions Viets. Là le général de Lattre va trouver l'occasion de démontrer par son intuition qu'il est un grand capitaine. Tout de suite, il comprend que le but n'est pas les postes attaqués mais bien les objectifs de Mao Khé-Mines et Mao Khé-Eglise. Le poste avancé de Mao Khé-Mines est tenu par les 96 partisans Nungs et Thos du lieutenant Toan qui résistent toute la nuit avant d'évacuer le poste à 3 heures du matin. Le 6<sup>e</sup> BPC est parachuté sur l'objectif pour prendre à revers l'ennemi

engagé contre le peloton du RICM qui tient l'église. Grâce à l'arrivée du 1<sup>er</sup> BEP et de la Dinassaut<sup>3</sup> du capitaine de corvette de Brossard, les viets sont mis en déroute. Le 29 mars ils laissent 400 tués contre 40 tués pour les français. Ces derniers comptent 150 blessés dont le lieutenant Toan que le général de Lattre nommera capitaine.

### Le Day

Giap a décidé d'envahir le Sud du Delta du Tonkin par l'Ouest avec ses 304<sup>e</sup> et 308<sup>e</sup> divisions. Ses troupes se heurtent le 29 mai au commando François de la marine retranché dans l'église de Ninh Binh. Le général réagit rapidement en utilisant au maximum les voies fluviales et aériennes. Les renforts sont constitués de la Dinassaut 3 et du bataillon de marche vietnamien du 1<sup>er</sup> Régiment de chasseurs où sert le Lieutenant de Lattre. Tous se jettent sans hésiter à l'attaque du rocher de Ninh Binh... Bernard de Lattre, le fils du général, meurt frappé par un obus de mortier pendant l'assaut. La bataille dura plus de quinze jours. Le Viet Minh perdit 8000 tués et abandonna 1000 prisonniers, sonnait le glas des espoirs de conquête de Giap dans le delta.

## L'armée vietnamienne

Le général de Lattre sait qu'il ne pourra pas compter sur des renforts venus d'Europe et d'Afrique. Il faut donc commencer par donner une véritable consistance à l'armée Vietnamienne. Certes de nombreux supplétifs ont été recrutés depuis 1946, mais c'était des compléments d'unités européennes comme celles de la 9<sup>e</sup> DIC et de la 3<sup>e</sup> DIC. La situation exige, selon lui, que l'armée vietnamienne gagne en autonomie pour devenir acteur de leur propre défense.

Le lieutenant Bernard de Lattre, du 1<sup>er</sup> RCh.  
© Auteur inconnu/ECPAD/Défense



## TÉMOIGNAGE

« *Soyez des hommes, c'est-à-dire, si vous êtes communistes, rejoignez le Viet minh ! Il y a là-bas des individus qui se battent bien pour une mauvaise cause. Mais si vous êtes des patriotes, combattez pour votre Patrie, car cette guerre est la vôtre. Elle ne concerne plus la France... Cette guerre est la guerre du Viet-Nam pour le Viet-Nam. La France ne la fera pour vous que si vous la faites avec elle* ».

Discours du général de Lattre à la remise des prix au Lycée Chasseloup Laubat à Saigon, le 11 juillet 1951.

Il doit convaincre d'abord les autorités politiques de la nécessaire appropriation de la lutte contre le Viet Minh et l'idéologie communiste. Si ses relations sont excellentes avec le premier ministre M. Tran van Huu mais il n'en est pas de même avec l'empereur Bao Dai où elles seront très formelles jusqu'au défilé du 14 juillet 1951. Grâce à cette démonstration de force, de Lattre réussit à obtenir que l'empereur, qui a assisté au défilé, signe le lendemain un décret instituant le service militaire pour tous au Vietnam.

Il ordonne finalement de créer un état-major vietnamien et 25 bataillons. Il y a un manque cruel de cadres ? Le général de Lattre crée les écoles de Dalat et de Thu-Duc en Cochinchine. Mais le matériel manque et l'aide ne peut venir que des américains.

## Coopérations internationales

Au sein des États associés, de Lattre entretient d'excellentes relations avec le roi Sisavang Vong qui lui laissera toute facilité pour créer une armée laotienne. Avec le roi du Cambodge Sihanouk, les relations seront difficiles car il entend jouer la carte américaine pour soutenir l'équipement des armées de la Fédération indochinoise.

Sa stratégie commence à la conférence de Singapour avec les Anglais et les Américains les 14, 15 et 16 mai 1951. Elle sera pour le général de Lattre l'occasion de montrer que les Français sont à la pointe du combat contre le communisme. Il compte bien s'en servir comme levier pour équiper rapidement et en priorité l'armée vietnamienne.

Il poursuit par un voyage aux États-Unis à la mi-octobre qui s'avère est un franc succès pour le celui qui est désormais présenté comme le général qui a fait reculer le communisme. Il passe à la télévision où son charme opère. Après la visite du président Auriol au printemps, celle de Lattre en octobre amène les États-Unis à s'engager à fournir du matériel pour soutenir la France. Ils prennent en charge l'équipement des armées des États associés. Financièrement l'aide américaine rapportera à la France et lui permettra de combler son déficit.

Sur le trajet de son retour en Indochine le général de Lattre va s'arrêter au Vatican et demander au pape Pie XII d'exhorter la communauté Catholique à soutenir les efforts français.

## TÉMOIGNAGE



Field Mareschal, B. Montgomery :

*Le général de Lattre n'était pas seulement un grand soldat, c'était aussi un homme d'État<sup>1</sup>.*

## Épilogue

On surnomme encore l'année 1951 en Indochine, « l'année de Lattre ». Acteur providentiel du renversement de la situation après Cao-Bang, le général de Lattre déclarera pourtant dans un style humble et lapidaire au haut conseil de l'union française en novembre 1951 :

*« La clé du succès n'est pas seulement le courage militaire de tous les peuples d'Indochine, mais le courage civique, cette capacité nécessaire pour gagner la guerre et encore plus pour réussir la pacification et pour gagner la paix ».*

Au terme de cette année extraordinaire, le général de Lattre apprend qu'il a développé un cancer. La mort de son fils n'y est sans doute pas étrangère. Il s'éteint le 11 janvier 1952.

Il est élevé à la dignité de maréchal de France à titre posthume, par le président de la République Vincent Auriol, le jour de ses funérailles nationales en présence du général C. de Gaulle, du Général H. Eisenhower et du Maréchal B. Montgomery.

Comme son bâton de Maréchal de France n'était pas prêt, les autorités ont emprunté pour la cérémonie celui du Maréchal Lyautey.

<sup>1</sup> La route coloniale 4, surnommée « la route sanglante », était une axe logistique de ravitaillement qui reliait Lào Cai à Móng Cai le long de la frontière avec la Chine dans le Haut-Tonkin. Elle passait par les points d'appuis français de de Lang Son, Na Cham, That Khê, Dong Khê et Cao Bang, et reliait la région à Hanoi par la RC1.

<sup>2</sup> Il est commandé par le lieutenant-colonel Grall, un ancien du 23<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie Coloniale.

<sup>3</sup> Les divisions navales d'assaut (Dinassaut) sont des unités formées par la Marine française pendant la Guerre d'Indochine entre 1947 et 1955 et engagées sur les cours d'eau intérieurs de la péninsule indochinoise, faute de route carrossable. Elles succédèrent aux Flottilles fluviales, créées en 1945 à la demande du général Leclerc, pour effectuer des missions de reconnaissance, d'appui et de transport.

# Le bâton de maréchal de France

IMI © Matthieu Casali, chef de secteur Infrastructures au bureau coordination zonal Est.

**La plus haute dignité de l'armée française est celle de maréchal de France. Elle est symbolisée par l'insigne de grade composé de 7 étoiles ainsi que par un bâton de velours bleu parsemé d'étoiles de vermeil : le bâton de maréchal.**

## Aux origines du bâton de maréchal

La première mention avérée du bâton de maréchal de France remonte à juin 1639. Charles de La Porte, marquis de La Meilleraye, remporte le siège d'Hesdin (Pas-de-Calais) en présence de Louis XIII. Le roi lui présente sa canne et lui dit : « *Je vous fais maréchal de France ; voilà le bâton que je vous donne. Les services que vous m'avez rendus m'obligent à cela.* » Il faut attendre

1758 pour que le maréchal de Belle-Isle, Secrétaire d'État de la Guerre de Louis XV, propose un modèle standardisé de bâton de maréchal.

Le bâton de maréchal de France évolue au gré des changements de régimes. Depuis Belle-Isle, la taille du bâton est sensiblement la même et il est toujours recouvert d'un velours bleu. Sous l'Ancien Régime et la Monarchie constitutionnelle, le bâton est décoré de fleurs de lys d'or. Sous le Premier et le Second Empire, ce sont des aigles dorées. Celles-ci font

place à des étoiles durant la Monarchie de Juillet et les Républiques. Le nombre de ces étoiles varie au cours du temps. Le bâton du maréchal Harispe, fait maréchal sous la IIe République, compte 49 étoiles (7 rangées de 7 étoiles). Sur les bâtons des maréchaux Lyautey et Fayolle les étoiles sont au nombre de 21 (3 rangées de 3 étoiles alternent avec 3 rangées de 4 étoiles). Les bâtons des maréchaux de la Seconde Guerre mondiale comptent 30 étoiles (6 rangées de 5 étoiles). L'instruction n° 10 300, en date du 13 juin 2005, relative aux tenues et uniformes des militaires des armes et services de l'armée de Terre décrit toujours le bâton de maréchal mais ne précise pas le nombre d'étoiles (la photo de cette instruction suggère un bâton à 30 étoiles).



Portrait de Charles de la Porte, duc de la Meilleraye (1602-1664), maréchal de France. Photo (C) RMN-Grand Palais (Château de Versailles) / image RMN-GP.



Bâtons des maréchaux français Leclerc, De Lattre de Tassigny, Juin et Koenig. Créés en 1952, sauf celui de Koenig en 1984, par la maison Arthus-Bertrand. © Paris - Musée de l'Armée, Dist. RMN-Grand Palais / Pascal Segrette.

## Le(s) bâton(s) du Maréchal de Lattre

Le 18 décembre 1951, Guy Jarrosson, député de la 1<sup>re</sup> circonscription du Rhône, dépose une proposition de résolution tendant à inviter le gouvernement à conférer aux généraux Juin et de Lattre de Tassigny la dignité de Maréchal de France. Le lendemain, le général de Lattre est hospitalisé à la clinique Maillot de Neuilly-sur-Seine. Il décède le 11 janvier 1952. Le 12 janvier, le ministre d'État, chargé des relations avec les États associés, Jean Letourneau, et le Vice-président du Conseil et Ministre de la Défense nationale, Georges Bidault, proposent à l'Assemblée nationale d'autoriser le gouvernement à conférer, à titre posthume, la dignité de Maréchal de France au général d'armée Jean de Lattre de Tassigny. Le 15 janvier, après un éloge funèbre prononcé par le président de l'Assemblée nationale, Edouard Herriot, la Chambre adopte cette proposition.

Ce mardi 15 janvier 1952 marque le début de grandioses funérailles nationales qu'offre la France au Maréchal de Lattre. Transporté par le canon automoteur « Alsace », le « roi Jean » connaît le triple honneur parisien des Invalides, de l'Arc de Triomphe et de la cathédrale Notre-Dame. C'est à l'Arc de Triomphe, près de la tombe du Soldat inconnu, que le Président de la République, Vincent Auriol, dépose sur le cercueil de Jean de Lattre de Tassigny le bâton de maréchal. Le vendredi 18 janvier, après le service funèbre à l'église Saint Hilaire de Moulleron-en-Pareds, le maréchal de Lattre est inhumé dans son village natal vendéen. Conformément à la volonté du défunt, Jean de Lattre repose aux côtés de son fils unique, le lieutenant Bernard de Lattre tué à l'âge de 23 ans, le 30 mai 1951, dans le Tonkin.



Janvier 1952. Indochine française. Panneau d'information annonçant la mort du maréchal de Lattre de Tassigny dans un hall du Service d'information à Hanoi. © Aubin/ECPAD/Défense.

À l'instar des bâtons des maréchaux Leclerc, Juin et Koenig, le bâton du maréchal de Lattre est conservé au musée de l'Armée. Ces quatre bâtons ont tous été réalisés par la maison Arthus Bertrand dans ses ateliers parisiens alors situés derrière la boutique de la place Saint-Germain-des-Prés. Véritable pièce d'orfèvrerie, la création d'un bâton de maréchal nécessite l'intervention d'environ six artisans. Le corps du bâton est constitué d'un tube en laiton d'une longueur de 52 cm et d'un diamètre d'un peu moins de 5 cm. Cette pièce de laiton est recouverte d'un velours bleu foncé parsemé de trente étoiles de vermeil. À chacune des deux extrémités du bâton sont posées deux calottes également en vermeil. Sur la première est inscrite « *TERROR BELLI, DECUS PACIS* » qui peut se traduire par « *terreur durant la guerre, ornement pour le temps de paix* ». Sur

la deuxième calotte est gravé le nom du récipiendaire « JEAN DE LATTRE DE TASSIGNY ».

En 1959 s'ouvre le musée des deux victoires<sup>1</sup> grâce à la volonté farouche de Simonne de Lattre, veuve du maréchal. Conformément au souhait de Madame de Lattre, le second bâton du maréchal de Lattre est exposé dans ce musée de manière permanente. C'est ce bâton qui est au cœur des cérémonies en hommage au Maréchal de Lattre. Ce fut le cas le dimanche 16 janvier 2022 à Moulleron-Saint Germain<sup>2</sup> à l'occasion de la commémoration des 70 ans du décès de Jean de Lattre de Tassigny.

<sup>1</sup> Aujourd'hui ce musée se nomme musée national Clémenceau-de Lattre.

<sup>2</sup> La commune nouvelle de Moulleron-Saint Germain (85) est créé le 1<sup>er</sup> janvier 2016. Elle est issue de la fusion des communes de Moulleron-en-Pareds et de Saint-Germain-l'Aiguiller.

# Les Troupes de marine, 400 ans d'engagement au service de la France et du grand Large

Colonel Antoine Marguet, chef d'état-major (EMSOME) et commandant Benoit Bodart, chef de la division études et rayonnement (EMSOME).

Créées, dissoutes, recrées, renommées, restructurées maintes fois au cours de leur histoire, les Troupes de marine, à l'aube du nouveau millénaire, combattent toujours sous le signe de l'ancre d'or. Elles se sont adaptées au fil des siècles pour servir les intérêts de la France et affirmer sa place dans le monde. Retracer près de 400 ans d'histoire en quelques pages peut paraître une gageure, mais c'est pourtant ce qu'ambitionne humblement cet article à travers l'évocation des grandes périodes de l'Arme.



## Les débuts jusqu'en 1831

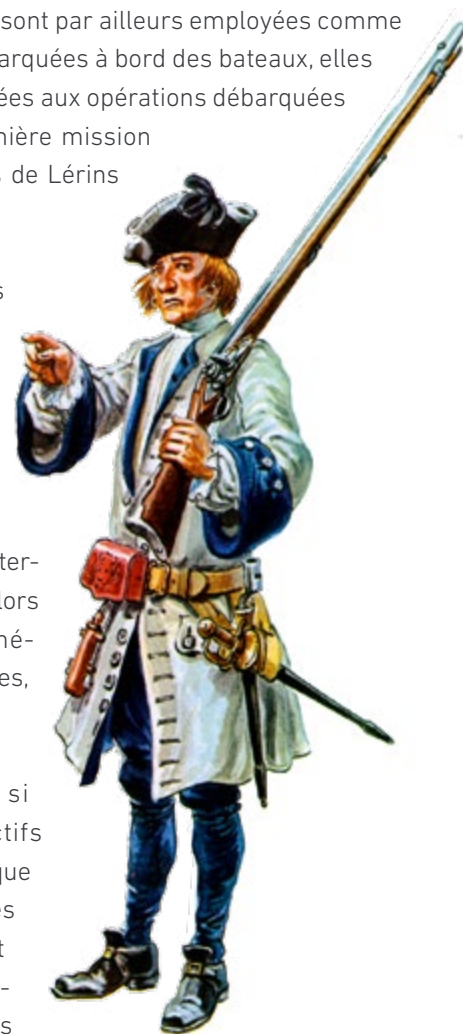
Fondées au XVII<sup>e</sup> siècle pour renforcer la Marine royale, et administrées par elle, les Troupes de marine tirent leur culture d'une triple spécificité d'emploi.

**Il s'agit en premier lieu de la protection du sol national.** Le blocus de La Rochelle (1621-1622), suivi du siège (1627-1628), mettent en évidence la fragilité du système défensif des côtes françaises. Le renfort de troupes dédiées à la garde des bâtiments de la marine s'accroît tout au long du XVII<sup>e</sup> siècle grâce à Colbert qui, dans sa logique mercantiliste, organise les grandes compagnies de commerce pour accroître les échanges avec l'outre-mer. En cohérence avec cette politique, il fonde en métropole les outils de la puissance coloniale française que sont les ports-arsenaux du Havre, Brest, Lorient, Rochefort et Toulon.

Les Troupes de la marine sont par ailleurs employées comme **une force amphibie**. Embarquées à bord des bateaux, elles sont spécifiquement dédiées aux opérations débarquées et d'abordage. Leur première mission de ce type a lieu aux îles de Lérins en 1635.

Enfin, une partie des Troupes de la marine reçoivent des **affectations de longue durée hors du territoire métropolitain**. Préfigurant les forces pré-positionnées et de souveraineté, elles interviennent principalement alors en Nouvelle-France (Amérique du Nord), aux Antilles, et aux Indes.

Assurer des missions si diverses avec des effectifs très réduits s'avère presque impossible et les Troupes de la marine sont l'objet d'hésitations qui se concrétisent par de multiples créations et dissolutions.



Soldat des compagnies franches de la marine.

Elles connaissent une première réduction de leurs effectifs lors de l'effondrement du premier empire colonial en 1763, puis sont de nouveau affaiblies par la perte de la maîtrise des mers au moment de la Révolution et de l'Empire. Pendant toute cette période, les gouvernements ont du mal à définir les rôles respectifs de la Marine et de la « Guerre », notamment pour la défense des colonies.



Affiche de recrutement sous l'ancien régime.

### De 1831 à 1900

Soucieux de redonner à la France son rang parmi les grandes puissances, le roi Louis Philippe officialise la création de l'Infanterie de marine par un décret de 1831. Ces unités particulièrement dévolues au service outre-mer se voient attribuer des effectifs adaptés. De même, pour pallier le problème de la mortalité en milieu tropical, le pouvoir entérine le recours aux supplétifs « indigènes » avec successivement la création des tirailleurs sénégalais en 1857, puis des tirailleurs annamites (1879) et enfin des tirailleurs malgaches (1885).



12 janvier 1918. Le fanion du 43<sup>e</sup> bataillon de tirailleurs sénégalais décoré de la fourragère. Source : *L'album de la guerre 1914-1919*. © L'illustration.

Après une première impulsion sous le Second Empire, l'entreprise coloniale reprend sous la Troisième République avec les conquêtes de l'Afrique de l'Ouest, du Tonkin, de l'Afrique équatoriale, puis de Madagascar. Mais si le drapeau tricolore est bien implanté sur plusieurs continents, la pacification peine à être effective. Différentes doctrines s'affrontent alors. Les méthodes « musclées » des « Soudanais »<sup>1</sup> cèdent le pas à la politique de la tache d'huile prônée par le commandant Pennequin et popularisée par le futur maréchal Gallieni.

En même-temps que la conquête coloniale, les Troupes de marine se distinguent au cours de la guerre de Crimée, au Mexique et surtout lors de la guerre franco-prussienne de 1870-1871. L'épisode de Bazeilles des 31 août et 1<sup>er</sup> septembre 1870 devient même l'acte fondateur et fédérateur de l'esprit de l'Arme car ces combats illustrent les qualités foncières du soldat de marine : culte de la mission, ténacité, refus du renoncement, discipline active et cohésion.

### 1900-1962 : Les troupes coloniales

Le changement de siècle est marqué par le rattachement des Troupes de marine au ministère de la Guerre, sous le nom de Troupes coloniales. Au même moment

se joue la question de la participation de ces troupes à un conflit de grande ampleur. Finalement, les Troupes coloniales forment en 1914 un premier corps d'armée, avant qu'un second ne vienne le renforcer l'année suivante. Au cours du conflit, la particularité des Troupes coloniales est d'avoir pris part à la défense du territoire métropolitain, mais également aux combats sur l'ensemble des fronts extérieurs, que ce soit en Afrique, aux Dardanelles ou en Macédoine. Partout, marsouins, bigors et tirailleurs se couvrent de gloire, de Massiges à Douaumont et de Reims à Salonique. Leurs régiments finissent parmi les plus décorés. Selon le Lcl Pruneau, chef de corps du 4<sup>e</sup> RIC, l'esprit de Bazeilles perdure. Pour lui, « être marsouin, c'est savoir quand on a faim ne pas manger, quand on a soif ne pas boire, quand on a sommeil ne pas dormir, quand on ne peut plus se porter, porter son camarade ».

La période de l'entre-deux guerres constitue l'apogée de l'Empire colonial avec l'exposition coloniale de 1931 générant un véritable imaginaire. L'Arme continue de s'illustrer au combat, notamment au Maroc et au Levant.

Durant la Seconde Guerre mondiale, l'engagement des Troupes coloniales est souvent héroïque comme en attestent les combats acharnés de 1940. D'ailleurs, de



Combat en jungle. Lors d'une prise à partie, l'un des équipiers CRAJ ouvre le feu à la MINIMI.  
© CCH Thomas.



2020. Exercice Marquise. © Thomas Trebern.

## Le temps des opérations extérieures 1962-2023

Depuis la fin de la guerre d'Algérie, les Troupes de marine assurent la majeure partie de la présence militaire hors de France. Les marsouins et bigors sont engagés au sein des forces de souveraineté et des régiments du service militaire adapté stationnées dans les DROM-COM (départements et régions d'outre-mer et collectivités d'outre-mer) ainsi que des forces prépositionnées, à des fins d'entraînement et pour garantir les accords entre autres missions.

façon tragique, la résistance acharnée des tirailleurs sénégalais s'est parfois soldée par des massacres (dans l'Oise et dans la banlieue de Lyon) commis par des soldats allemands de la *Wehrmacht* ou des SS. Aussi, l'Arme devient le noyau du renouveau de l'armée française avec une forte représentation au sein des Forces Françaises Libres dès 1941, se distinguant en particulier lors de la bataille de Bir Hakeim en 1942, où elles constituent la majorité des troupes françaises. Aux côtés de l'Armée d'Afrique en 1943, les Troupes coloniales participent à la campagne d'Italie puis au débarquement de Provence en 1944, pour enfin jouer une part significative dans les combats de la libération du territoire français, épopée qui, commencée dans les sables libyens de Koufra se termine dans les Alpes bavaroises et la prise du nid d'aigle d'Hitler.

Les Troupes coloniales sont par la suite engagées dans la guerre de décolonisation en Indochine. À cette occasion elles s'enrichissent d'unités blindées et de bataillons parachutistes. Beaucoup de combats relèvent de la contre-guérilla, mode opératoire qu'elles retrouveront ensuite pendant la guerre d'Algérie. Cet apprentissage s'intègre dans la culture de l'Arme et quelques officiers deviennent des théoriciens de la « guerre subversive », à l'instar de Trinquier, Lacheroy ou Némé.

Avec l'accès aux indépendances africaines en 1960, le nom de « Troupes coloniales » ne se justifiait plus. Après s'être appelées brièvement « Troupes d'Outre-Mer », elles reprennent leur ancienne dénomination de « Troupes de marine » en 1962, tout en restant dans l'armée de Terre.

Dans cette période, les Troupes de marine se trouvent, presque sans discontinuer, engagées dans des opérations extérieures, en particulier en Afrique subsaharienne dans le cadre d'accords de défense ou de coopération. Pour répondre à cette forte sollicitation, il est décidé en 1968 de professionnaliser le 3<sup>e</sup> RIMa et le 8<sup>e</sup> RPIMa, qui seront progressivement suivis par les autres régiments. Les années quatre-vingt-dix voient les interventions se poursuivre sous pavillon de l'ONU, de l'OTAN ou de l'UE. À cette occasion, les Troupes de marine conduisent le dernier assaut à la baïonnette conduit par l'armée française, en 1995 à Sarajevo. Le passage du XXI<sup>e</sup> siècle est quant à lui marqué par un engagement parfois réalisé de façon autonome, parfois en partenariat avec les pays africains, mais aussi au sein de coalition comme en Afghanistan où 90 marsouins et bigors donnent leur vie pour la France.

<sup>1</sup> Officiers engagés dans la conquête du Soudan français (actuel Mali).



### Des écrivains sous l'ancre d'or.

Dans le cadre des 400 ans des Troupes de marine, dix-sept régiments de l'Arme ont participé à l'écriture de l'ouvrage « Les écrivains sous les drapeaux », sorti le 2 novembre 2022 aux éditions Fayard, en accueillant un écrivain sur plusieurs jours. En résulte un recueil de nouvelles qui relatent, chacune à sa manière, « l'esprit colo ».

Pour commander l'ouvrage, rendez-vous sur [www.fayard.fr](http://www.fayard.fr) ou en librairie.

# La concentration des efforts

Lieutenant-colonel Sébastien Rallon, titulaire de la Chaire de tactique générale et d'histoire militaire (CDEC).

**Contrairement à ce que l'on peut imaginer, le principe d'action tactique ou « principe de la guerre » de concentration des efforts n'est pas entré dans la culture militaire française au même moment que ceux de la liberté d'action et d'économie des moyens.**

Dans ce triptyque d'axiomes de tactique générale, le Maréchal Foch lui préférait initialement celui de la sureté. Les enseignements de la Première Guerre mondiale révélèrent en particulier la prépondérance de l'effet de masse écrasante obtenue par la concentration des tirs d'artillerie. Ainsi, au gré de l'évolution doctrinale d'entre-deux guerres, le principe de la concentration des moyens reléguait la sureté au rang de disposition tactique relevant du principe d'économie des forces. Enfin, la notion d'effort se substitua progressivement à celle des moyens pour extraire l'essence du principe de concentration de la logique réductrice et finalement assez technique de la performance balistique des feux indirects. Cette intuition initiale devint alors beaucoup plus dogmatique en présentant la nécessité immuable d'inverser le rapport de force comme l'acte essentiel de la confrontation armée ; c'est-à-dire comme la seule manière de formaliser localement et temporairement la supériorité tactique permettant de détruire l'adversaire.

**Le principe d'action tactique de concentration des efforts définit la condition de bascule du rapport de force permettant d'acquiescer l'ascendant sur l'adversaire.**

Lié par essence à la notion d'effort, le principe de concentration, pour ne pas être réduit à une accumulation de moyens, se doit d'être étudié dans toutes les dimensions de la manœuvre où il exprime positivement la volonté du chef de surclasser l'adversaire. Détaillant ainsi ses caractéristiques théoriques élémentaires, il est alors permis de dégager quelques conclusions générales essentielles dont celle en particulier de ses interactions avec les deux autres principes tactiques de liberté d'action et d'économie des moyens.

Combinaison du choc, du feu et du mouvement, la manœuvre tactique ne vise dans l'absolu qu'à conquérir des positions favorables pour y déplacer des unités capables d'y délivrer des feux. En résumé, la tactique générale est l'art de créer les conditions locales et temporaires du rapport de force suffisamment favorable pour dérouler une séquence d'actions successives de déplacement, d'assaut et de tir de combat. Comme il a été évoqué, cette inversion positive du rapport de force nécessite qu'on y consacre les agents de combats nécessaires sans pour autant céder à la simple logique d'un empilement maximum de moyens qui, selon le principe économique des rendements décroissants, n'apporterait *in fine* aucune augmentation de la performance tactique. Le principe de concentration doit donc être observé dans le cadre de la manœuvre tactique à l'aune d'un rapport de force et dans un cadre espace-temps.

## Concentrer les efforts sur l'ennemi

Aussi surprenant qu'il puisse paraître, tout pion tactique possède cette capacité à obtenir une bascule favorable de rapport de force quels que soient ses effectifs. C'est ce qui explique en particulier que la victoire tactique sourit parfois aux troupes moins nombreuses pour peu qu'elles manœuvrent opportunément. Concentrer l'effort de son action c'est donc en premier lieu concentrer son action sur une partie « choisie » de l'adversaire en raison d'un ratio de potentiel de combat jugé favorable. Ce découpage de l'ennemi que tous les chefs opèrent lors de leur raisonnement tactique est l'expression intellectuelle du principe de concentration des efforts relatif à l'identification





du volume de l'ennemi jugé à sa mesure. Il s'exprime pourtant de manière très différente en matière de procédé selon qu'on opte pour une approche directe ou indirecte de l'ennemi.

En effet, l'approche directe inscrit l'action plutôt dans une logique de confrontation brutale où l'enjeu consiste à décharger brutalement le maximum de son potentiel de combat. Il y a donc lieu de concentrer les moyens nécessaires à saisir l'adversaire à sa mesure, à l'isoler d'un renforcement potentiel et à le détruire. Cette configuration simpliste explique pourquoi on préconise traditionnellement un rapport de force théorique pour l'action tactique de trois contre un comme l'expression du principe de concentration des efforts dans une logique numérique.



Bataille des Thermopyles.

La contre-attaque des Mongols de Gengis Khan contre les armées slaves des princes de Galicie-Volhynie, de Kiev et de Polovts dans la région de la rivière Kalka sur le territoire de l'actuelle Ukraine, illustre le principe de concentration des efforts sur une partie de l'ennemi. En effet, dans une manœuvre rétrograde sur plusieurs coupures, les Mongols feignirent de battre en retraite pour étirer le dispositif russe jusqu'à le segmenter en trois échelons d'armée réparties de part et d'autre de la rivière Kalka. Dès que le second échelon entama son franchissement, les Mongols jetèrent toutes leurs cavaleries sur les armées désorganisées et les écrasèrent successivement.

*A contrario*, l'approche indirecte inscrit pour sa part l'action dans une logique de frappe précise visant une vulnérabilité critique de l'ennemi appréhendé comme un système complexe à paralyser. Dans ce cas il y a lieu d'emprunter le procédé de ciblage qui permet de modeler l'ennemi de telle sorte qu'il ne puisse plus opposer à l'action entreprise la source de sa puissance



matérielle ou immatérielle. Chacun y aura reconnu la définition du centre de gravité dont il est nécessaire de définir les capacités fondamentales et les besoins essentiels afin d'en identifier les vulnérabilités critiques à cibler par concentration des efforts.

Le récent conflit dans la région du Haut-Karabakh de 2020 qui a vu s'opposer les troupes azéries aux unités de la province du Artsakh soutenue par l'Arménie est un exemple de ciblage tactique indirect de la logistique de l'adversaire. Dans la troisième phase de l'affrontement, les Azéris ne concentrent pas moins de deux divisions pour s'emparer du couloir de Latchin afin de couper le flux de soutien et de réserve qui alimente les six segments de la ligne Oganissian, ce qui aura pour conséquence d'accélérer la culmination tactique du dispositif de défense de la Province autonome autoproclamée.

## Concentrer les efforts dans l'espace

La notion de concentration des efforts dans l'espace est la plus intuitive puisqu'une étape primordiale du raisonnement tactique en phase de conception de la manœuvre consiste à identifier en particulier les points clefs du terrain. La concentration des efforts se caractérise dans ce cas par la définition d'un objectif qui commande la direction de la manœuvre. Bien souvent dans le cadre d'un objectif limité, cette dernière se traduit par le choix de directions convergentes qui accentuent encore le principe de porter l'effort sur une zone principale.

La célèbre défense ferme des phalanges hoplitiques spartiates menées par Léonidas 1<sup>er</sup> à l'entrée du défilé des Thermopyles en 480 av. J.-C. contre les troupes perses de Xerxès 1<sup>er</sup> démontre admirablement bien que la manœuvre adéquate d'un faible



Plan Schlieffen. Zones de concentration des armées allemandes à partir du 6 août 1914 et leurs mouvements jusqu'au 20.

effectif (environ 1000 Lacédémoniens dont 300 Spartiates) au bon endroit est capable tactique de tenir tête à une armée très supérieure en nombre (70 000 à 300 000 selon les auteurs).

L'autre façon de prendre en compte le principe d'action de concentration des efforts dans l'espace consiste cette fois à appréhender le dispositif ennemi dans sa géométrie afin de définir une approche tactique. Naturellement on identifie trois types d'approche : de front, sur les flancs ou les arrières ou dans les intervalles. Ici la concentration des efforts va varier de nature selon le type de facteur de succès contextuels qu'on entend combiner à la manœuvre. Dans le cas d'une approche frontale, la recherche de la rupture de vive force va nécessiter une concentration interarmes brutale pour être décisive. Dans l'approche par les ailes où la surprise joue un rôle prépondérant et l'infiltration par intervalle où c'est la discrétion des déplacements qui joue en faveur de la manœuvre, la concentration des efforts portera opportunément sur la mise en œuvre du procédé de la déception.

Dans la deuxième moitié d'août 1914, la concentration des 1<sup>e</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> armées allemandes constituant l'aile marchante septentrionale du plan Schlieffen surprend par son ampleur

un dispositif français fixé sur la frontière franco-allemande à l'Est et présentant de facto un flanc dégarni dont le refoulement, malgré la tentative de contre-attaque franco-britannique à Mons, provoquera le début de la grande retraite au Sud de la Marne.

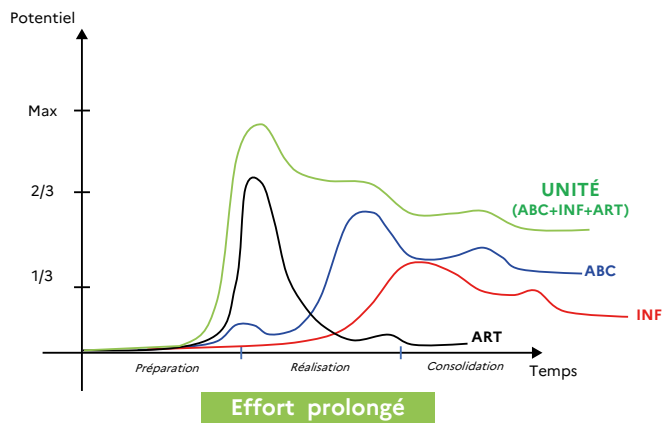
### Concentrer les efforts dans le temps

Le principe d'action tactique de concentration des efforts s'évalue en dernier lieu dans un rapport au temps qu'il représente un instant, un délai, une fréquence ou une phase. Cette approche est contre-intuitive car elle procède d'une appréciation des effets des armes. En effet, la réflexion tactique envisage naturellement, et pour ainsi dire logiquement, la coordination des actions des différents moyens mis en œuvre dans le cadre du manœuvre entendu comme un séquençage analytique des composantes d'une mission. Appréhender les effets nécessite de se placer du point de vue des conséquences tactiques des effecteurs afin de rechercher leur bonne synchronisation.

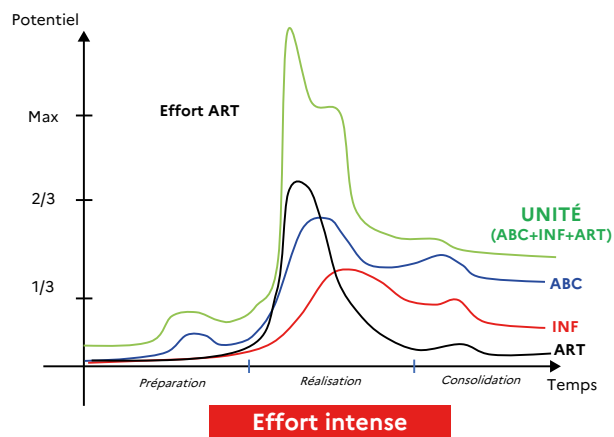
On distingue ainsi la concentration des efforts pour produire des effets intenses dans un bref laps de temps (manœuvre d'attaque) ou prolongés sur une certaine durée (manœuvre retardatrice). On distinguera aussi la concentration des efforts dans la capacité de relance qui suppose l'entretien d'un tempo tactique (notion de chrono tactique) selon une certaine fréquence de réengagement (nécessitant positivement de disposer d'une réserve). Enfin on déterminera aussi dans quelle phase de la manœuvre il convient de concentrer les efforts selon qu'on décide de donner la priorité à la préparation, à la réalisation ou à l'exploitation de l'effet majeur choisi pour la manœuvre.

En conclusion, comme le suggère cette dernière remarque, la nature de la relation d'importance entre les différents principes d'action tactique et l'effet majeur détermine la hiérarchisation de leur prédominance. Dans ce contexte, il apparaît clairement que la concentration des efforts est le principe qui permet la réalisation de l'effet majeur et qui, par conséquent, à cet instant précis, limite la liberté d'action et grève l'économie des moyens. Indispensable à la bascule du rapport de force permettant d'acquiescer l'ascendant sur l'adversaire, il devra pourtant être bientôt réviser à l'aune du combat collaboratif Scorpion qui sous-entend que toute concentration d'unités signifie leur destruction. Une piste de réflexion s'ouvre-t-elle en direction de la « concentration des effets ? »

**Puissance de combat d'une unité hétérogène  
Effort prolongé**



**Puissance de combat d'une unité hétérogène  
Effort intense**



Novembre 1918 . Sedan. Ligne de Metz à Sedan détruite par les allemands.  
© Frédéric Gadmer/ECPAD/Défense.



## Tactique Théorique du Général Michel Yakovleff : un ouvrage d'une actualité renouvelée

CNE Charles-Arthur Billot, officier traitant au Bureau des champs physiques (CDEC).

Saint-Cyrien, sorti major de promotion, le général de corps d'armée (2S) Michel Yakovleff sert dans l'Arme blindée cavalerie et dans la Légion étrangère. Présentant une carrière opérationnelle riche l'ayant mené à la tête de la 7<sup>e</sup> Brigade légère blindée, il sert également plusieurs années aux États-Unis et au sein de l'Otan.

### Un ouvrage d'une actualité renouvelée

Paru en 2006, cet ouvrage peut être considéré comme un incontournable de la bibliothèque de tout militaire français.

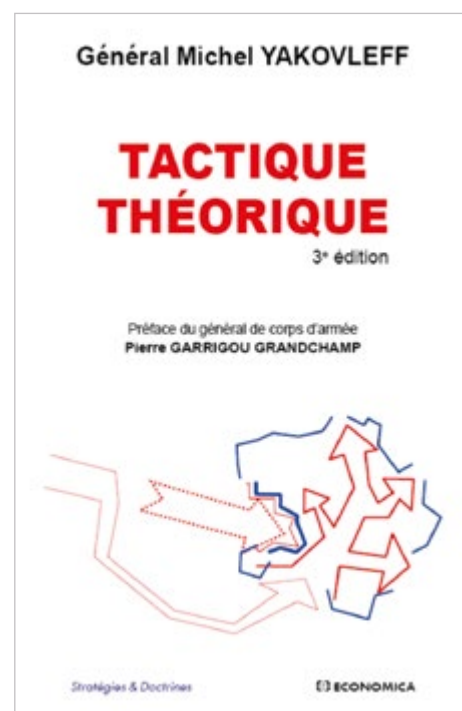
Tout d'abord, la genèse d'un tel ouvrage est liée aux cours de tactique que l'auteur dispense initialement aux candidats au Cours supérieur d'état-major. Le colonel Yakovleff cherche alors, outre à nourrir une réflexion autour de la tactique et de la doctrine, à former le raisonnement tactique des officiers, tout en leur offrant des pistes afin qu'ils renforcent leurs capacités de décision. La reprise et la mise en forme de ses cours aboutissent à ce livre au style agréable faisant appel à des références militaires historiques nombreuses et diverses pour encourager le lecteur à stimuler sa réflexion tout comme sa curiosité. S'il ne révolutionne ni ne vulgarise la tactique, l'auteur amène davantage de clarté dans un domaine laissé trop longtemps en friche.

De plus, cet ouvrage se veut également accessible à un public large et pas spécifiquement militaire. L'approche est ainsi résolument pédagogique et chaque chapitre, telle une boîte à outils, présente

les principes généraux de la tactique. En le parcourant, le lecteur néophyte découvre en détail toutes les clés de compréhension de cet art, depuis les notions centrales jusque dans les caractéristiques des niveaux de commandement et des différentes fonctions opérationnelles. Plus averti, un chef militaire pourra simplement y piocher des éléments pour affermir son propre style de tacticien.

Ainsi, l'un des concepts centraux de l'ouvrage est la notion de victoire. Cette dernière est le but à atteindre par excellence car elle signifie que l'on est parvenu à imposer sa volonté à l'adversaire. Le Général Yakovleff présente donc l'ensemble des éléments à mettre en œuvre ou à combiner pour l'obtenir car, selon lui, la victoire n'est pas un moment, mais au contraire la conclusion d'une dynamique. Elle est le résultat d'un effort et d'une saisie d'options définies au fil de l'ouvrage :

- **L'initiative**, relative, unique, transitive et mortelle, est d'une importance capitale. Le chef doit chercher à la saisir et à l'exploiter car elle conditionne sa liberté d'action.
- **Le risque**, élément indissociable de l'initiative, est incontournable pour surprendre l'adversaire.
- **La surprise**, qui selon Clausewitz, est « le moyen d'acquérir la supériorité ».



- **La méthode de « l'effet majeur »**, une spécificité tactique française, que l'auteur estime supérieure à la méthode dite « du centre de gravité » des Anglo-Saxons. Celle-ci, en deux temps, vise la syncope de l'ennemi en cassant son plan puis en lui imposant dans un second temps celui des amis. Le « temps » y tient un rôle primordial.
- Les cinématiques de **l'offensive** et de **la défensive** sont étudiées et analysées de façon limpide. L'auteur entre dans le détail de la manœuvre et de son exécution à travers l'analyse de quelques « coups tactiques ».
- **La réserve**, facteur de succès, est l'atout maître qui offre au chef militaire une vraie flexibilité dans la manœuvre.
- **Les forces morales** sont un facteur essentiel lié tant à la troupe qu'au caractère du chef.

*Tactique Théorique* apparaît donc comme un ouvrage d'une grande richesse que tout militaire devrait lire ou relire.

Bonne lecture !

## La reddition de Vercingétorix à César : Astérix a-t-il raison ?

Colonel Stéphane Faudais, Dr. Histoire, directeur du département Histoire, géopolitique et stratégie de l'École de guerre ; membre de l'Institut de stratégie comparée.

**D**e prime abord, il peut sembler étonnant d'associer bande dessinée et tactique. Mais il n'en est rien après réflexion. Nombreux sont les dessinateurs qui ont évoqué avec beaucoup de sens artistique, mais surtout de rigueur historique les plus beaux épisodes de l'histoire de France et de son histoire militaire. Nous avons tous d'émouvants souvenirs enfantins de *L'histoire de France* en bandes dessinées, une série de 28 tomes dont la parution a débuté en 1976. Mais aussi celle, plus récente, de Reynald Secher et de René Le Hozec.

La scène décrite dans les deux vignettes reproduites ici est la reddition de Vercingétorix<sup>1</sup> à Jules César<sup>2</sup>, qui se tient le 27 septembre, en 52 av. J.C., non loin de l'oppidum d'Alésia qui vient d'être pris. Albert Uderzo, dessinateur, et René Goscinny, scénariste, s'associent pour publier *Le bouclier arverne* : c'est le onzième album de la série de bande dessinée *Astérix*, paru initialement en feuilleton dans la magazine *Pilote* en 1967<sup>3</sup>, puis en album en 1968.

« *Vaincu à Alésia, Vercingétorix jette ses armes aux pieds de César... Officiellement, la Gaule est vaincue...* » peut-on lire dans la vignette de gauche : dans un geste de provocation ultime, le chef gaulois, vaincu, lance violemment ses armes, non pas aux pieds du Romain, mais sur ceux-ci. À droite, le proconsul sautille de façon ridicule et hurle de douleur, alors que son ennemi, les bras croisés, dans un geste boudeur, conserve sa dignité et



© Hachette

son honneur intacts. Polyxénia commente la scène :

« *Sur cet extrait de planche tirée de l'album, on assiste à la soumission de Vercingétorix et... à l'un des seuls moments où César n'est plus le grand Empereur divin mais le général humilié, rendant le personnage réellement risible !*<sup>4</sup> »

En quoi le siège d'Alésia mérite-t-il d'être étudié dans une perspective historique et tactique, voire stratégique ? La représentation de la reddition du chef gaulois dans la célèbre BD est-elle, somme toute, réaliste ? Ou bien toute symbolique ?

### Face à la *Blitzkrieg* de César, les trois stratégies de Vercingétorix

Tout d'abord, revenons brièvement sur les raisons qui ont amené Vercingétorix à se laisser enfermer dans Alésia, une réclusion qui signe finalement son arrêt de mort.

Les causes de la révolte des Gaulois, en 52 avant notre ère, sont très nombreuses : retenons un choc culturel voire civilisationnel, mais aussi, comme

le mentionne César dans *La Guerre des Gaules*, un fervent désir de liberté – *libertas* – de la part des peuples des Gaules. Sans véritable volonté initiale d'unification cependant, car aucun ne veut renoncer à... sa propre liberté : « la » Gaule reste donc un fantôme romain. Il faut aussi souligner la volonté de César de mener une campagne victorieuse et glorieuse pour asseoir sa renommée et accélérer sa carrière politique : il met donc de « l'huile sur le feu » et il n'hésite pas à grossir le danger que représente son adversaire Vercingétorix<sup>5</sup>. Yann le Bohec écrit :

« *César est un menteur et Vercingétorix est son ennemi [...] Il a intérêt à le grandir pour grandir son mérite de l'avoir vaincu.*<sup>6</sup> »

La campagne fait suite au massacre des Romains stationnés à *Cenabum* ; cet incident vient partiellement remettre en cause la manœuvre logistique des occupants, car la future ville d'Orléans, chef-lieu des Carnutes, a une position centrale, mais il vient surtout briser un projet de paix durable.

César, qui n'est pas en Gaule à ce moment-là, décide de mener une véritable *Blitzkrieg*, pour reprendre l'expression

anachronique de Yann Le Bohec. Il traverse les Cévennes dans la neige, un exploit comparable au franchissement des Alpes par Hannibal en 218 av. J.-C., puis par Bonaparte en 1800. Il remporte coup sur coup trois batailles mineures, mais symptomatiques de sa solide manœuvre offensive : *Vellaunodunum*, *Cenabum*, puis *Noviodunum*. Puis la campagne se déroule en cinq temps : deux batailles en plaine et trois sièges, soulignant la place qu'y tient la poliorcétique.

Les trois sièges majeurs ont lieu à Avaricum, à Gergovie et à Alésia<sup>7</sup>. Les deux batailles en rase campagne sont livrées à Lutèce et à Alésia.

Appuyé par les druides, qui partagent son projet politique, Vercingétorix incarne la résistance, parce qu'il refuse la domination de Rome, sous trois aspects : insoumission au droit romain, volonté de ne pas payer l'impôt et désobéissance aux gouverneurs. Face à *l'imperium*, il revendique la *libertas*, avant tout pour les Arvernes, avec moins de cœur pour les Gaulois. Yann Le Bohec affirme même : « Vercingétorix voulait donc commander l'armée des Gaulois coalisés pour vaincre les Romains<sup>8</sup> », sans vouloir être leur roi<sup>9</sup>.

Faisant le bilan du rapport de force, Vercingétorix sait qu'il a peu de chances de gagner la guerre, mais il la poursuit. Courage ou inconscience ? Un peu des deux, sans doute. Car il connaît bien ses points forts, qui sont au nombre de trois. Sa personnalité-même qualifiée par certains auteurs de charismatique. Son statut de général gaulois autoproclamé. Et surtout ses compétences militaires, qui sont très solides. Il a appris la tactique des Celtes dans son enfance : bataille rangée à pied et à cheval, art de défendre et d'assiéger

les places fortes. Vercingétorix était-il un stratège pour autant ? Sans doute pas au sens moderne du mot. Quoiqu'il en soit, le chef arverne possède une vision claire des enjeux que l'on qualifierait d'opératifs et il bien connaît la tactique romaine. Il sait donc « penser l'ennemi ». Aussi, il élabore quatre véritables lignes d'opérations :

1. Renforcer les effectifs : en recrutant des soldats issus de chaque peuple gaulois, quitte à prendre des otages pour forcer la main des chefs ;
2. Équiper ses soldats : en faisant fabriquer des armes en série ;
3. Ruser : pour inverser le rapport de force, défavorable en volume et dissymétrique en qualité, car l'infanterie romaine est lourde ;
4. Adapter la doctrine du fait de cette MEDOT<sup>10</sup> rapide : faire effort sur la légèreté et la mobilité, soit la cavalerie et l'archerie.

Et il adopte trois stratégies, particulièrement réfléchies et opportunes. La première consiste en une politique dite « de la terre brûlée », expression maladroite mais qui résume parfaitement la manœuvre asymétrique gauloise. À ce sujet, revenons à Astérix. La vignette de gauche est un véritable traité de guérilla : en arrière, on devine les armées romaines, nombreuses, alignées et immobiles ; Vercingétorix est seul. Le rapport de force est défavorable au Gaulois, mais son impudence – les pieds écrasés de César – révèle sa force morale et son esprit de résistance. On ne peut que reprendre les mots parfaitement choisis par Calwell dans son excellent ouvrage *Small Wars – Their Principles & Practice* :

*« La guérilla n'est plus une tactique militaire limitée, elle a des conséquences*

*politiques et économiques qui peuvent se révéler plus dangereuses que la force militaire qu'elle mobilise. Elle est une plaie ouverte qui gêne aujourd'hui, nuira demain, affaiblira dans un mois et pourra entraîner la mort en l'absence de traitement adéquat [...] Ce que nous appelons de nos jours guérilla est vieux comme l'humanité. Très souvent dans l'histoire, un pays envahi et dominé a pu sauver l'étincelle de sa conscience nationale grâce aux actions d'une poignée d'hommes courageux, opérant généralement dans les montagnes ou les forêts. »*

Ici, Vercingétorix est l'homme courageux incarné ; il humilie physiquement son vainqueur comme il l'a humilié moralement par sa résistance. Calwell prolonge sa réflexion :

*« Ces bandes irrégulières compensaient leur infériorité numérique et leur absence de formation militaire par leur mobilité supérieure et leur connaissance de leur pays. En attaquant par surprise de petits détachements ennemis, elles remportaient des succès locaux. Toutefois, leurs exploits eurent rarement des effets durables. La mémoire de tels hommes se perpétue dans les légendes de nombreux pays, mais elle ne jouit pas de la même postérité dans l'histoire militaire<sup>11</sup>. »*

C'est exactement la démarche gauloise. Imaginant une victoire venue de la famine et de la démoralisation, Vercingétorix s'attaque à la logistique des Romains, en les empêchant d'accéder au fourrage et aux vivres – *pabulatio* et *commeatus*. Il donne l'ordre de tuer les fourrageurs et les « logisticiens » isolés, mais aussi de détruire par le feu les réserves de blé. Deuxième stratégie : tout en accentuant la manœuvre de « contre-logistique », les

Gaulois éloignent leur adversaire et l'attire vers la Provincia, dans le Sud. Le piège fonctionne. César ne l'avoue pas dans ses mémoires, mais il bat en retraite !

Troisième stratégie, qui relève plutôt de l'hubris<sup>12</sup>, certainement le plus important ennemi intime du chef militaire, et de l'influence belliqueuse de ses grands féaux. Non content d'avoir vaincu, globalement à peu de frais grâce à deux stratégies indirectes, Vercingétorix veut désormais affronter César et anéantir son armée. Il provoque les Romains sur le territoire lingon et les attire vers Alésia. L'Arverne est convaincu de deux choses : l'agglomération est imprenable et sa manœuvre est infaillible.

Détaillons-la en deux mots : marteau et enclume. Le rôle d'Alésia est l'enclume ; une gigantesque armée de secours serait le marteau. Entre les deux, les Romains, qui finiraient brisés. Tout paraît simple.

### Alésia, trésor de l'art poliorcétique<sup>13</sup>

Vercingétorix se laisse donc enfermer avec 80 000 hommes. Son idée : en situation d'infériorité numérique, réitérer l'exploit de Gergovie. Le biais cognitif s'avère fatal. Le siège dure deux mois.

César fait une description précise du site<sup>14</sup>. Deux cours d'eau le bordent au Nord et au Sud<sup>15</sup>. Des monts de même hauteur, 150 mètres environ, l'entourent<sup>16</sup> et ils sont séparés par une plaine, à l'Ouest<sup>17</sup>. Une falaise calcaire rend presque imprenable ce plateau de plusieurs dizaines d'hectares<sup>18</sup>. Conclusion tactique romaine : ne pas la prendre d'assaut, comme à Gergovie, mais au moins l'asphyxier, au mieux l'investir par la force ou par la ruse.

Les assiégeants, qui maîtrisent parfaitement la théorie et la pratique poliorcétiques, installent donc un chapelet de postes fortifiés, les *castella*<sup>19</sup>, et de camps, reliés par une ligne ininterrompue de fortifications : c'est la contrevallation<sup>20</sup>. Réalisant la manœuvre adverse, les Gaulois prennent deux décisions.

La première : expulser les femmes, les vieillards et les enfants pour ne pas grever leur potentiel logistique, qui est estimé à trente jours de blé et de fourrage, l'eau ne posant pas de difficultés. César, intraitable, leur interdit le passage et la quasi-totalité des bannis meurent d'épuisement entre les murs gaulois et les fortifications romaines, dans une sorte de *no man's land*.

Seconde décision : après quelques tentatives de sorties, visant à gêner les travaux, soldées par des pertes importantes, la cavalerie gauloise est chassée d'Alésia avec ses chevaux, car devenue inutile et trop gourmande en vivres. On l'exfiltre par l'Est. En revanche, ces cavaliers, pour beaucoup issus de la noblesse, reçoivent pour mission de rassembler l'armée de secours évoquée précédemment. Ils se heurtent à la diversité des peuples, qui, pour la plupart, sont eux-mêmes divisés entre « pro » et « anti-Romains ». Une division dans la division, donc. Une fois encore, on est bien loin de l'idée de Nation gauloise, évoquée après la défaite de 1870 dans les manuels d'histoire.

César, lui aussi, a parfaitement compris la manœuvre qui se dessine et il fait construire une seconde ligne de fortifications, tournée, cette fois-ci, vers l'extérieur du cercle ; elle s'appuie sur les hauteurs périphériques, c'est la circonvallation<sup>21</sup>.

Le dispositif a dû être hors du commun, car César le décrit avec une précision de chirurgien de la tactique. En avant du dispositif, une rangée de *stimuli*, crochets de fer acérés ; puis une série de trous profonds : en leur centre, un pieu dissimulé par des branchages ; puis des *cippi*, méli-mélo de branchages et d'épineux faisant office de fils barbelés ; puis deux rangées de fossés de deux types différents : l'un en « V », l'autre en « U », rempli d'eau. On parle aussi d'un *murus gallicus*, un solide rempart constitué de terre compactée, de poutres en bois et d'un parement de pierres. Lequel illustre parfaitement la superposition vitruvienne des trois ordres classiques<sup>22</sup>, relatifs aux ouvrages de fortification : forts (ou pérennes), utiles et beaux.

Finalement, les tribus gauloises convergent pour porter secours à Vercingétorix. On mobilise une énorme armée estimée, même si les sources divergent, à 250 000 fantassins et à 8 000 cavaliers, qui vient s'installer au Sud-Ouest du camp retranché, début septembre. Sans vraiment s'entendre, sans réellement se coordonner : cette masse est difficilement commandable, pour ne pas dire incommandable.

Dès le lendemain de son arrivée, à midi, l'armée gauloise attaque. En vain. Nouvelle tentative, de nuit, cette fois-ci. Échec. Une troisième tentative se prépare. L'attaque frontale ne semble pas être la bonne solution. Il va falloir ruser. Observant les lieux, les Gaulois repèrent une faille dans le dispositif romain : un point faible dans la circonvallation, installée en contrebas d'une hauteur. Une manœuvre en quatre temps est imaginée :

1. Attaquer par surprise, en dévalant la pente ;
2. Franchir le dispositif romain en le submergeant ;
3. Simultanément, au même endroit, faire attaquer les assaillants ;
4. Faire diversion par une attaque massive à un autre point.

Le 25 septembre, 60 000 hommes quittent le campement gaulois à la tombée de la nuit et débordent Alésia largement par l'Ouest. À midi, le lendemain, c'est l'attaque. Engageant progressivement ses réserves, César affaiblit les coups de boutoir gaulois, rendu encore moins efficaces par le double manque de coordination : entre l'armée de secours et les assiégés ; entre les assiégeants eux-mêmes. Cependant, le succès gaulois semble à portée de main. César sent que le vent tactique tourne : il lance alors sa réserve de cavalerie sur les arrières gaulois. Des chefs sont tués. On panique. César écrit :

*« Apercevant de l'oppidum le massacre et la fuite de leurs compatriotes, les assiégés, désespérant d'être délivrés, ramènent leurs troupes dans leurs retranchements. À cette vue, les Gaulois de l'armée de secours abandonnent leur camp et s'enfuient. Si nos soldats n'avaient pas été épuisés par de continuelles allées et venues à la rescousse et la privation de sommeil, toute l'armée ennemie aurait pu être détruite. Cependant, peu après minuit, la cavalerie atteint l'arrière-garde ; quantité de fuyards furent pris ou tués. Les autres regagnèrent leurs cités respectives. »*

Il ne reste plus aux Gaulois qu'à se rendre.

### La reddition de Vercingétorix : humiliation ou défiance ?

Quatre témoins relatent des versions différentes de cet épisode marquant : César, Florus, Plutarque et Dion Cassius. L'historien Paul Martin tranche :

*« C'est celui de Florus<sup>23</sup> qui semble le plus authentique : le chef gaulois aurait bien été livré par les siens, mais dans l'honneur<sup>24</sup>. »*

Uderzo et Goscinny ne sont donc pas si éloignés de la description faite par Florus, même si celle de l'empereur Jules César, dans ses mémoires autographes, la célèbre *Guerre des Gaules*, donne quelques précisions complémentaires :

*« Le lendemain, Vercingétorix ayant convoqué une assemblée, expose « que ce n'est point dans son propre intérêt, mais pour la liberté commune, qu'il a entrepris cette guerre ; et puisqu'il faut céder à la fortune, il se remet entre leurs mains, soit qu'ils veuillent par sa mort donner satisfaction aux Romains, soit qu'ils veuillent le livrer vivant. » On envoie des députés à César pour traiter de cette affaire. Il ordonne de livrer les armes, de lui amener les chefs ; il se place en avant du camp, sur un retranchement, et c'est là que les chefs sont conduits. Vercingétorix lui est livré ; les armes sont jetées devant lui. Il ne fit d'exception que pour les Éduens et les Arvernes, dans l'espoir qu'il pourrait par leur entremise se rattacher les cités, et les autres prisonniers furent distribués par tête et comme butin entre toute l'armée<sup>25</sup>. »*

Plutarque nous livre une version encore différente de la scène :

*« Ceux qui tenaient Alésia, après avoir donné beaucoup de mal à César et avoir eux-mêmes beaucoup souffert, finirent par se rendre. Leur chef suprême, Vercingétorix, prit ses plus belles armes, para son cheval et franchit les portes de la ville. Il vint caracoler en cercle autour de César, qui était assis, puis, sautant à bas de sa monture, il jeta toutes ses armes et s'assit lui-même aux pieds de César où il ne bougea plus, jusqu'au moment où César le remit à ses gardes<sup>26</sup>. »*

Sous le crayon d'Albert Uderzo, César est un homme très âgé ses cheveux blancs et ses rides en attestent. Ce portrait n'est pas fidèle à la réalité : en 52, l'empereur n'a que 48 ans ; même si les traits du visage se rapprochent des représentations qui subsistent, statues ou monnaies. Polyxenia commente ce parti-pris artistique :

*« Néanmoins, il est possible qu'Uderzo ait choisi de le représenter ainsi pour lui donner une certaine prestance et sagesse, étant donné que dans la bande dessinée, le physique des personnages est souvent représentatif de leurs traits de caractères<sup>27</sup>. »*

De même, la taille du Romain, plus grande que celle des autres personnages, est symbolique de sa toute puissance politique et militaire. César est un tacticien et un stratège invincibles. Sauf ici, paradoxalement : César est malingre et nerveux ; Vercingétorix est de corpulence massive, il en impose physiquement mais aussi moralement<sup>28</sup> ; et ses cheveux, longs et roux, soulignent ses origines celtes. La réalité n'était sans doute pas celle-ci : certaines monnaies romaines le représentent différemment<sup>29</sup>. Le



traitement de la bande dessinée est donc toute symbolique.

Blessant les pieds de son ennemi juré, le Gaulois incarne la résistance de son peuple ; son geste symbolise sa guérilla impudente, évoquée dans la *Guerre des Gaules*. Ici, la situation d'infériorité vécue dans une guerre asymétrique et dissymétrique est effacée par la gomme ou plutôt le crayon d'Uderzo, qui, bien renseigné, témoigne de la combativité gauloise.

Cependant, nous devons lever un secret : c'est d'un célèbre tableau que les auteurs d'Astérix se sont inspirés. Celui de Lionel Royer, intitulé *Vercingétorix jette ses armes aux pieds de César*.

Lionel Royer<sup>30</sup> est un peintre très célèbre du XIX<sup>e</sup> siècle, mais il est aussi un ancien combattant : après s'être engagé dans les troupes des Volontaires de l'Ouest pendant la guerre de 1870, où il combat vaillamment, il suit les cours de l'École des Beaux-arts. Il obtient un grand succès en exposant à Paris en 1874, puis en 1882 : il obtient alors le premier Grand Prix de Rome, remporté encore en 1884.

C'est le mouvement dit de l'« art nouveau » qui guide le pinceau de l'artiste : très grand réalisme, proche de la photographie, couleurs chatoyantes, nombreux détails, sentiments exacerbés. Les critiques évoquent aussi des influences expressionnistes.

Royer peint la scène reprise par notre dessinateur : au premier plan, Vercingétorix dépose les armes. Les vêtements ont toute leur importance : à droite, César, assis, porte le traditionnel

*paludamentum*<sup>31</sup> écarlate et sa tête est ceinte de la couronne de lauriers. À gauche, le chef gaulois, dont le visage ressemble parfaitement au personnage d'Astérix, est très richement vêtu : la pièce d'armure qu'il porte est anachronique ; son cheval blanc est harnaché avec un grand luxe, ce qui est tout aussi décalé. Mais le message est là : noble et effronté, un long manteau immaculé l'enveloppant, faisant face fièrement à son adversaire pourtant victorieux, qui esquisse presque un mouvement de recul, Vercingétorix s'impose. Le peintre a voulu qu'il domine César, qui, lui, est assis, entouré de ses généraux et des porte-bannières des légions romaines. Leur mine est austère, triste et boudeuse. « Qui a gagné ? » : on pourrait se poser la question, si un Gaulois, agenouillé à droite, ne nous rappelait pas la fin tragique d'Alésia, qui brûle au loin et la fin prochaine de Vercingétorix, emmené en détention à Rome puis exécuté.

Dans la bande dessinée, Vercingétorix n'est pas à cheval mais à pied. La force n'est alors pas symbolisée par la fière monture, mais par les bras musclés du Gaulois, et ses longs cheveux reprennent trait pour trait la queue du cheval de Royer !

\*\*\*

Le siège d'Alésia est un événement assez paradoxal, qui a fortement inspiré l'histoire française. Marquant la fin de l'indépendance des peuples celtiques de la Gaule, ainsi que le début du contrôle romain sur la région, cet affrontement est au cœur des problématiques de définition de l'identité nationale et de recherche des origines de la nation

française, pour plusieurs raisons. Tout d'abord, cette date marque le terme de la résistance organisée contre les armées de César en Gaule ; il est donc l'épisode final de la conquête entreprise par le proconsul romain sur un vaste territoire correspondant peu ou prou à la France actuelle. De plus, ce siège consacre l'échec militaire de Vercingétorix à la tête d'une vaste armée coalisée, que d'aucuns ont perçu comme l'embryon d'une nation ou d'un peuple français conscient de son identité naissante.

« L'Oppidum des Mandubiens » prend aussi une importance nouvelle au XIX<sup>e</sup> siècle, avec la naissance de la Nation-État. Napoléon III s'y intéresse tout particulièrement : il publie une *Histoire de Jules César* en 1865-1866, après avoir créé une commission de la topographie des Gaules, en 1861-1862. Il fait rechercher dans les mêmes années d'autres places fortes gauloises, comme les sites de Gergovie et de Bibracte. Il fait même ériger même une imposante statue de Vercingétorix à Alise-Sainte-Reine.

Ce monument, dessiné par Eugène Viollet-le-Duc, porte un bandeau de bronze sur lequel on peut lire « La Gaule unie, formant une seule nation, animée d'un même esprit, peut défier l'univers », une phrase qu'aurait prononcée Vercingétorix devant ses troupes à Avaricum, selon Jules César, et rapportée dans de *Bello Gallico*, VII, 29.

En 1870, Vercingétorix incarne une figure nationale mythique. Et les « irréductibles gaulois » la résistance à l'envahisseur et la défaite glorieuse, retranscrite dans la bande dessinée étudiée dans cet article. Entre 1870 et 1950, l'histoire de

la France telle qu'elle est enseignée à des générations d'écoliers fait de lui le tout premier chef de la Nation française, résistante voire indépendante.

Toutefois, ces versions sont pour la plupart remises en cause dans les années 1970-1980, grâce à d'importantes fouilles archéologiques. Elles révèlent une société très urbanisée, avec un fort développement économique et impliquée dans un intense commerce avec le monde romain. Bien loin des « petits villages » isolés. Et des pièces de monnaies nous montrent un Vercingétorix aux cheveux courts et glabre. Bien loin du dessin d'Uderzo !

<sup>1</sup> Vercingétorix a vraisemblablement vécu entre 72 et 46 av. J.-C. Adolescent issu d'une famille d'Arvernes, aristocrates et fortunés, appelés *equites* par César, il est envoyé à Rome où il reçoit une éducation latine. En 52 av. J.-C., il prend la tête du soulèvement Gaulois en fédérant les tribus. Il défait les Romains à Bibracte et à Gergovie avant déposer les armes devant Alésia. Il meurt captif à Rome.

<sup>2</sup> Jules César : en latin *Caius Iulius Caesar IV, Imperator Iulius Caesar Divus* après sa mort. Il est un général, un homme politique et un écrivain romain, né à Rome le 12 ou le 13 juillet 100 av. J.-C. et mort aux Ides de Mars, soit le 15 mars 44 av. J.-C. dans la même ville.

<sup>3</sup> Du n° 399 (15 juin 1967) au n° 421 (16 novembre 1967).

<sup>4</sup> Lire l'article : « Le personnage de César dans Astérix », <http://www.polyxenia.net/le-personnage-de-cesar-dans-asterix-p1029546>. Consulté le 14.02.2022.

<sup>5</sup> Lire la formidable thèse de M. Rambaud, *L'art de la déformation historique dans les Commentaires de César*, Paris, 1966, 451 p.

<sup>6</sup> In Y. Le Bohec, *op. cit.*, p. 86.

<sup>7</sup> Respectivement à Bourges, au sud de Clermont-Ferrand et à Alise-Sainte-Reine, en Côte-d'Or, nous y reviendrons.

<sup>8</sup> In Y. Le Bohec, *op. cit.*, p. 103.

<sup>9</sup> Cette thèse est corroborée par le fait que César qualifie le chef gaulois d'*imperator*, qui ne doit surtout pas être traduit par « empereur », mais par « général en chef » ; il ne l'appelle jamais rex, « roi ».

<sup>10</sup> Méthode d'élaboration des ordres, au niveau tactique.

<sup>11</sup> C. E. Calwell, *Small Wars – Their Principles & Practice*, réimpression de la 3e édition (1906), Lincoln and London, University of Nebraska Press, 1996, p. 21.

<sup>12</sup> ὕβρις, εὐς (ῆ) en grec : littéralement « tout ce qui dépasse la mesure, excès » ; orgueil, insolence ; fougue, ardeur excessive, impétuosité, emportement. En général, tout excès, acte de désespoir. Source : Le Grand Bailly.

<sup>13</sup> Définition de l'Académie française : Poliorcétique, nom féminin. Emprunté du grec poliorkêtikos, « relatif au siège d'une ville », dérivé de poliorkêin, « assiéger », lui-même composé à partir de polis, « cité », et herkos, « clôture, enceinte ». Art d'assiéger une ville.

<sup>14</sup> Le site d'Alise-Sainte-Reine, village à 50 kilomètres au Nord-Ouest de Dijon, est désormais reconnu comme étant celui d'Alésia.

<sup>15</sup> Respectivement l'Oze et l'Ozerain.

<sup>16</sup> Montagne de Bussy et Mont-Réa au Nord ; montagne de Flavigny au Sud.

<sup>17</sup> La plaine de Laumes.

<sup>18</sup> Le mont Auxois, cote 418.

<sup>19</sup> On en recense 23.

<sup>20</sup> Elle mesure 15 kilomètres de long.

<sup>21</sup> Elle mesure 21 kilomètres de long.

<sup>22</sup> Les trois principes que l'architecte romain Vitruve dégage dans son traité *De architectura*.

<sup>23</sup> Lire à ce sujet, si on lit l'espagnol, l'excellent ouvrage de V. Alba : *La concepcion historiographica de Lucio Anneo Floro*, Madrid, 1953, 230 p.

<sup>24</sup> Paul M. Martin, « Vercingétorix devant César : quatre récits pour une reddition », *L'Histoire*, numéro 119, février 1989.

<sup>25</sup> Caius Julius Caesar, *Guerre des Gaules*, VII. Traduction de Ch. Louandre, 1860, LXXXIX.

<sup>26</sup> Cité par G. Zecchini, *Cassio Dione e la guerra gallica di Cesare*, *Scienze Storiche*, XIX, Milan, 1978, 241 p., p. 151.

<sup>27</sup> Polyxenia, *op. cit.*

<sup>28</sup> Florus le qualifie d'ailleurs de « *corpore, armis, spiritumque terribilis* » (Forus, I, 45, 21). Dion Cassius souligne qu'« il était d'une haute stature et possédait un aspect imposant sous les armes » (Dion Cassius, XL, 41).

<sup>29</sup> Monnaie avec, de part et d'autre d'un trophée, une femme en pleurs (la Gaule ?) et un homme enchaîné (Vercingétorix ?) ; H. Cohen, *Monnaies*, réimpr. Graz, 1955, p. 10.

<sup>30</sup> Né le 25 décembre 1852 à Château-du-Loir ; mort le 30 juillet 1926 à Neuilly-sur-Seine. Il participe également à l'exposition universelle de 1900, et il fait don d'une grande partie de ses toiles à la cathédrale d'Orléans, où elles sont encore visibles.

<sup>31</sup> Manteau de guerre, habit militaire. D'où l'expression latine : « *mutare praetextum paludamento* », endosser le costume de guerre, quitter la toge pour le manteau militaire.

# Le Corps Expéditionnaire Français dans la campagne d'Italie (novembre 1943 - juillet 1944)

Lieutenant Aurélien Renaudière (SHD/DREE/BAT).

**La campagne d'Italie est le fruit de négociations interalliées longues et tumultueuses. Aux chefs américains, partisans de l'ouverture d'un front sur les côtes occidentales françaises par le chemin le plus court - attaque en direction de l'*Altreich* -, Winston Churchill parvient à imposer la stratégie indirecte britannique. Celle-ci s'inscrit dans une logique de défense de ses intérêts impériaux comme dans une volonté d'obliger la *Wehrmacht* à multiplier les théâtres d'opérations tout en frappant ses alliés, supposés plus vulnérables.**

Contre la promesse d'un débarquement ultérieur en Europe du Nord-Ouest depuis le Royaume-Uni, l'armée américaine se décide, de mauvaise grâce, à exploiter, aux côtés des Britanniques, les succès remportés en Afrique du Nord (AFN). Cet espace, arraché à la France de Vichy au terme de l'opération *Torch* (novembre 1942), constitue d'ailleurs une base de départ idéale pour le lancement

d'opérations en direction de l'Italie continentale. Première phase de ce compromis stratégique, l'opération *Husky* en juillet 1943 permet aux Anglo-Américains de se saisir des îles qui séparent la Tunisie de la Sicile – puis de la Sicile elle-même.

À cette date, toutefois, pour Roosevelt et ses chefs d'état-major, il est entendu que le théâtre méditerranéen reste secondaire : les objectifs en péninsule italienne doivent rester circonscrits ; s'emparer de Rome et établir des bases aériennes susceptibles d'alimenter les campagnes de bombardement stratégique en Allemagne du sud (directive *Pointblank*). Le débarquement en Sicile se solde par un résultat en demi-teinte : en dépit d'une planification fine des frappes aériennes d'interdiction puis de bombardement de théâtre ainsi que de la mise en place rapide d'une tête de plage, le gros des quelque 60 000 allemands qui participent à la défense de l'île aux côtés des divisions italiennes, majoritairement statiques, parvient à s'exfiltrer par le détroit de Messine – c'est le cas, notamment, de la 15. *Panzer* *Grenadier* *Division* et de la *Fallschirm* *Panzer* *Division* *Hermann* *Goering* (qui n'a d'aéroportée que le nom).



1943. Italie. Des parachutistes sur les chars de reconnaissance du 115<sup>e</sup> *Panzer* *Aufklärungs* *Abteilung* de la 15. *Panzer* *Grenadier* *Division*, traversent un village italien. © Bundesarchiv, Bild 1011-576-1847-26A / Wahner / CC-BY-SA 3.0.



Novembre 1943. Italie. Des éléments de la 2<sup>e</sup> DIM (division d'infanterie marocaine) du CEF (Corps expéditionnaire français) débarquent des LST (*landing ship tank*) américains. © Auteur inconnu/ECPAD/Défense.

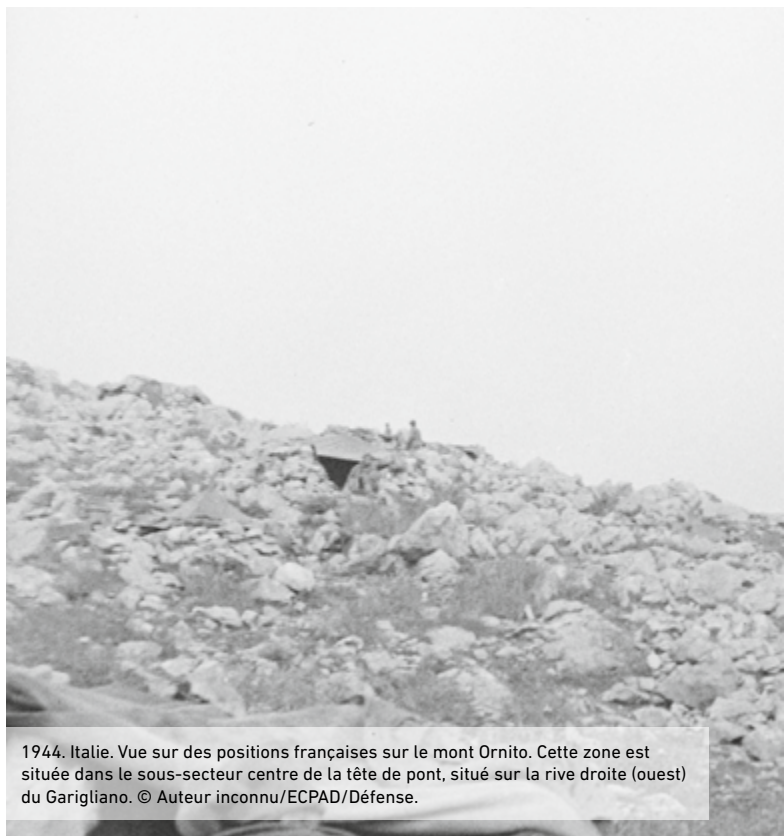
Le plan d'invasion de la péninsule italienne prévoit une offensive le long de deux couloirs, la V<sup>ème</sup> armée US du général Clark suivant un axe Sud-Ouest/Nord-Ouest le long de la mer Tyrrhénienne, la VIII<sup>ème</sup> armée du général Montgomery suivant un axe Sud-Est/Nord-Est le long de la mer Adriatique.

Le 9 septembre 1943, la V<sup>ème</sup> armée US débarque dans le golfe de Salerne (opération *Avalanche*), alors que les Britanniques ont débarqué quelques jours plus tôt en Calabre, où leur progression est facilitée par la reddition des unités italiennes. Face à eux, la X<sup>ème</sup> armée allemande, commandée par le général von Vietinghoff et reformée en Italie centrale, reçoit du *Generalfeldmarschall Kesselring*, commandant suprême du théâtre italien à partir de début novembre 1943, l'ordre de contre-attaquer. C'est avec difficulté que les Alliés maintiennent leur tête de pont – ils parviennent néanmoins à débiter leur progression vers Rome.

Pour la France combattante, cette campagne revêt une importance singulière. En effet, à partir du 19 novembre 1943, les premiers éléments du corps expéditionnaire français (CEF) débarquent en Italie. Produit de la fusion d'unités de l'armée d'Afrique et de Forces françaises libres (FFL), ce corps d'armée placé sous le commandement du général Alphonse Juin et intégré à la V<sup>ème</sup> armée US représente une opportunité de taille pour peser dans le dispositif interallié, et participer activement au combat conventionnel contre l'Allemagne. Les Anglo-Américains, témoins des atermoiements initiaux des « Africains » quant à la négociation du cessez-le-feu et à l'engagement de troupes contre le vainqueur de 1940, mais aussi des luttes entre giraudiens et gaullistes, se méfient d'abord des forces françaises d'AFN qu'ils tiennent en piètre estime. Lorsque le général Juin est désigné, en septembre 1943, pour prendre le commandement d'un corps expéditionnaire, il ne s'agit guère plus pour les états-majors anglo-américains que d'une réserve dans laquelle puiser pour assurer des missions de garde et de surveillance, allégeant ainsi les servitudes des autres unités alliées. L'objectif que se fixent de Gaulle comme Juin est tout autre : permettre à la France de réaffirmer son rang de puissance militaire de premier plan, prouver la valeur de ses soldats ; mais aussi de lui gagner une place à la table des négociations afin de faire entendre sa parole dans les prises de décisions interalliées. L'engagement du CEF répond, dans cette perspective, à un objectif politique. L'aboutissement de ce processus devrait être la création d'une armée française autonome, en mesure de prendre en compte



1944. Italie. Progression d'un blindé et d'un véhicule léger du CEF après San Gimignano. © Auteur inconnu/ECPAD/Défense.



1944. Italie. Vue sur des positions françaises sur le mont Ornito. Cette zone est située dans le sous-secteur centre de la tête de pont, situé sur la rive droite (ouest) du Garigliano. © Auteur inconnu/ECPAD/Défense.



la libération du territoire national – ce dont les Alliés ne veulent pas, craignant qu'une telle force puisse imposer le gouvernement de son choix à la France libérée.

Kesselring élabore un plan qui vise à arrêter les forces alliées sur la ligne *Gustav*, ensemble défensif situé à l'endroit le plus étroit de la « botte italienne » et s'appuyant sur les monts Aurunci à l'Ouest, et la chaîne des Abruzzes, à l'Est. Le contrôle de ces deux massifs interdit toute progression vers Rome, via la Nationale 6 (seule pénétrante qui mène directement à Rome depuis Naples). Avant même que le front italien ne se fige entre novembre 1943 et juin 1944 de part et d'autre de cette ligne *Gustav*, les anglo-américains expérimentent la nature du combat que l'ennemi a l'intention de lui livrer : tirant avantage des caractéristiques physiques du théâtre, la succession de coupures humides puis enfin le milieu de moyenne montagne au sein duquel il s'est retranché. De fait, chaque obstacle naturel est aménagé en position défensive tandis que des postes d'observation permettent de suivre aisément les mouvements de l'adversaire. Surtout, la défense allemande n'est pas simplement statique : la ligne d'arrêt, aménagée dans la profondeur, autorise une certaine souplesse aux unités qui peuvent décrocher pour mieux contre-attaquer. De surcroît, l'hiver 1943 est particulièrement rude et les engagements se font dans des conditions climatiques extrêmes.

Dans ce contexte, les premières grandes unités françaises du CEF montent en ligne. La 2<sup>ème</sup> Division d'infanterie marocaine (2<sup>ème</sup> DIM) relève la 34<sup>ème</sup> DI US à la fin du mois de décembre 1943 et parvient à pousser là où les soldats américains restaient fixés. Le manque de réserve, comme les conditions climatiques ne lui permettent pas d'exploiter.

Juin exploite ces premiers succès tactiques auprès du général Clark pour défendre ses propositions de rupture de la ligne de défense allemande. Favorable à la manœuvre d'armée, il plaide pour un débordement et une exploitation décisive sur l'un des flancs du dispositif ennemi. Devant la ligne *Gustav*, le CEF, positionné sur la droite du dispositif de la Vème armée, essaye de démontrer par l'exemple la pertinence des théories de son chef.

En vérité, les troupes françaises opposées au XIV<sup>ème</sup> *Panzerkorps* du général von Senger und Etterlin qui défend le secteur de Cassino se distinguent par une culture du combat en terrain abrasif. Légères, manœuvrières, agressives et rustiques, elles se révèlent plus adaptées que les grandes unités américaines



1943. Cerasuolo, Italie. Sur un piton, les tirailleurs marocains auprès de leurs mitrailleuses lourdes surveillent des observatoires allemands que les Français ne cessent de pilonner.  
© Auteur inconnu/ECPAD/Défense.



1944. La campagne d'Italie : offensive de la 3<sup>e</sup> DIA et de la 2<sup>e</sup> DIM sur le front entre Castelforte et San Oliva. Des tirailleurs en action au mont Faito.  
© Auteur inconnu/ECPAD/Défense.



15 juin 1944. Rome. Défilé du Corps expéditionnaire français. © Auteur inconnu/ECPAD/Défense.

dont certains chefs tactiques sont insuffisamment formés ou aguerris, comme en témoigne l'échec sanglant du franchissement de la rivière Rapido par la 36<sup>ème</sup> DI US fin janvier 1944.

Tandis que les unités américaines et du *Commonwealth* multiplient les attaques frontales sur le massif du Mont-Cassin qui verrouille l'accès à la vallée du Liri et à la route de Rome, les combattants français et nord-africains démontrent au prix de lourdes pertes l'efficacité de leurs tactiques d'infanterie. Les appuis ne sont pas en reste : ainsi, lorsque la 3<sup>ème</sup> Division d'infanterie algérienne (3<sup>ème</sup> DIA) du général Monsabert reçoit la mission de basculer son axe d'effort sur le Belvédère, au Nord de Cassino, l'artillerie remanie son dispositif dans les délais impartis. Bien que critique vis-à-vis de la mission qui leur est assignée, les généraux Juin et Monsabert savent qu'il s'agit avant tout d'une question d'honneur – démontrer la valeur et la loyauté des soldats de la France Libre aux yeux du commandement des opérations combinées. Les combats du Belvédère, le 25 janvier, sont le fruit d'une manœuvre difficile : le 4<sup>ème</sup> Régiment

de tirailleurs tunisiens (4<sup>ème</sup> RTT) doit franchir deux coupures humides (le Rapido et le rio Secco) avant de s'infiltrer dans la ligne *Gustav*, sus les vues de l'ennemi. Les tirailleurs parviennent à s'accrocher au terrain et à déloger les éléments des 44<sup>ème</sup> et 71<sup>ème</sup> *Infanterie-Divisionen* de leurs positions. Les actions relèvent de l'exploit sportif et tactique : le « ravin Gandoët » illustre la difficulté de la marche d'approche vers le sommet du Belvédère (cote 681). C'est bien une forme d'essentialisation du combat d'infanterie qui permet aux hommes, exposés aux hurlements lancinants des *Nebelwerfer* et aux contre-attaques démoralisantes de l'ennemi, la conquête de la position.

Les engagements victorieux du CEF font évoluer le regard que portent les Anglo-Américains sur les combattants français. Dans le même temps, ce dernier accroît ses effectifs et accentue encore sa spécificité par la constitution d'un « corps de montagne » composé de la 4<sup>ème</sup> division de montagne marocaine (4<sup>ème</sup> DMM) et de trois groupes de tabors marocains (GTM). Au printemps 1944, à la gauche du dispositif allié (monts Aurunci), il joue un

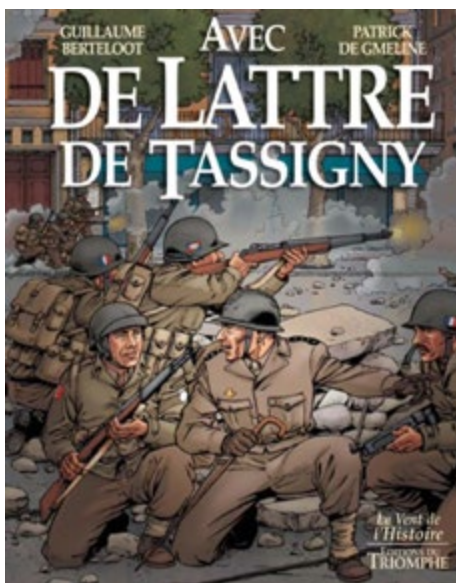
rôle de premier plan lors de l'opération *Diadem*, visant à tourner la ligne *Gustav* et à exploiter en direction de Rome. La rupture de la ligne *Gustav* ouvrant la vallée du Liri, puis l'échec des contre-attaques allemandes, sont autant de faits d'armes majeurs de la France combattante.

Bien que le général Juin n'ait pu imposer que de manière marginale sa vision opérative – en mai 1944, le XIV<sup>ème</sup> *Panzerkorps* parvient à échapper à l'encerclement trop lâche de la V<sup>ème</sup> armée US –, l'action de son corps d'armée n'en constitue pas moins la preuve d'un potentiel militaire partiellement restauré. Pourtant, la « *furia francese* » dont firent preuve les unités du CEF et la libération de Rome, le 4 juin 1944, ont mis du temps à s'imposer dans la mémoire : les attentions gaullistes se fixent, dès l'été 1944, sur les côtes occidentales et surtout méridionales de la France, depuis lesquelles la 1<sup>ère</sup> armée du général de Lattre de Tassigny progresse en direction de l'Allemagne.

# Maréchal de Lattre de Tassigny, « Ne pas subir »

Chef de bataillon Eva Renucci, chef du bureau diplomatie (CDEC).

**Le maréchal Jean de Lattre de Tassigny constitue une figure majeure de l'officier français de la Seconde Guerre mondiale et du conflit de décolonisation indochinois. Le destin de cet officier clivant est marqué par la construction d'une légende dorée qui tente de valoriser le parcours de ce grand soldat. Pédagogue dans l'âme, il est en effet porteur d'une vision relativement singulière de la défense du territoire national.**



*nationale, il lui [a incombé] non seulement de prouver la capacité du pays à se libérer par lui-même, mais aussi de le hisser au rang des puissances victorieuses, enjeu essentiel pour compter dans le système international naissant » (Claire Miot). Une position qui se traduit par la vigueur des hommages annuels appuyés dans le fief historique du maréchal à Mouilleron-en-Pareds (Vendée), qui réunissent jusqu'à plusieurs centaines de porte-drapeaux.*

Il est vrai que la personnalité complexe du maréchal, l'ouvrage le décrit très bien, a pu décontenancer nombre de ses contemporains. À défaut, elle a beaucoup alimenté ses détracteurs qui lui prêtent un côté *grand d'Espagne*, « *passant sans gradation de l'idéalisme au réalisme, à l'image de Don Quichotte et Sancho Pança cheminant côte à côte* » (Bernard Destremeau). En dépit d'un creuset d'origine plutôt conservateur, Jean de Lattre impose un style qui lui est propre et somme toute relativement libéral. S'il a le goût du grandiose et de la mise en scène, il se soucie aussi des conditions de vie de la troupe dont il cherche la proximité. Néanmoins, il n'hésite pas à la bousculer sans ménagement pour parvenir rapidement à ses fins. « *La fermeté, voire la violence, des propos qu'il tient [...] a pour but de matérialiser les changements qu'il compte opérer, changements qui se traduisent souvent par la relève des officiers qui ne lui conviennent pas* » (Ivan Cadeau). À cet égard, le général Bourret (commandant la 5<sup>e</sup> Armée lors de

**E**n 1982, à la suite de la parution du livre de Patrick de Gmeline *Commandos d'Afrique, de l'île d'Elbe au Danube*, la « maréchale » de Lattre lui fait parvenir un message d'appréciation. Cette adresse marque le début de multiples rencontres entre l'auteur et la gardienne véritable d'une mémoire sanctuarisée non seulement au travers des écrits de son époux mais aussi grâce à ses multiples actions. Elle, qui correspondait abondamment avec son époux sur le quotidien d'un officier en exercice, prenait abondance de notes et organisait les effets de son mari en continu. En outre, elle a veillé et encouragé la promotion d'une histoire officielle et définitive notamment diffusée *via* ses propres mémoires (*Jean de Lattre, mon mari*). À travers la publication de 2011, d'une BD hommage soutenue par la Fondation Maréchal de Lattre, c'est sans

surprise que nous avons cette vision transmise par Patrick de Gmeline, maître d'œuvre naturel de l'opus des Éditions du Triomphe.

Par cette commande, il s'agit en effet de redonner à l'épopée de la Première Armée française et à son chef, leurs places véritables alors même que, depuis longtemps, « *l'éclat de la 2<sup>e</sup> DB a fait pâlir leurs succès, de même que l'auréole de Leclerc, libérateur de Paris [et de Strasbourg], éclipse le prestige de de Lattre [libérateur de Toulon, Marseille, Lyon ou Colmar et seul général français qui eut des unités américaines sous ses ordres]* » (Jean-Louis Crémieux-Brilhac). Paradoxal, pour une formation qui va, quelques années à peine après l'effondrement de 1940, « *incarner autant le renouveau que l'unité même de l'armée française [de fait,] instrument de reconquête de la grandeur*



EN JUILLET 1916, DE LATTRE BÉNÉFICIE D'UNE PERMISSION QU'IL PASSE CHEZ SES PARENTS. EN JANVIER 1917, LE 93<sup>ème</sup> EST AU CHEMIN DES DAMES. DE LATTRE, QUI COMMANDE LE 3<sup>ème</sup> BATAILLON, PERD À CETTE ÉPOQUE DE NOMBREUX PARENTS ET AMIS : LE COMMANDANT JEAN DE LATTRE L'« ANCIEN », LE CAPITAINE DE KAINLIS, LE CAPITAINE DE GAUARDIE, LE MARÉCHAL DES LOGIS DE FONTAINES.

IL IRA LOIN, LE CAPITAINE... S'IL TIENT LE COUP ! IL EST COLÉRIQUE, SOUPE-AU-LAIT, MAIS SI PROCHE DE NOUS !



UN MOIS PLUS TARD, HEUREUSEMENT, LE 14 JUILLET, DE LATTRE PEUT SE FUIRE AVEC LA 4<sup>ème</sup> ARMEE PARIS À LA BOUTILLE, ET MON SUR LES CHAMPS-ÉLYSÉES, ALORS DE LUI-MÊME, IL FAIT ALLER SON COMMANO CAR BEAUCOUP L'ARC DE TRIOMPHE ET SALUE LONGUEMENT LE SOLDAT INCONNU.

SOUFFRIS, LE PÉRIODE ? IL VA EN ÊTRE COMBENT LE GRAND CHARIOT ?



LE GOUVERNEMENT DE VICHY, QUI AVAIT PRIS EN CAS DE DÉBARQUEMENT DE TROUPES ALLIÉS EN FRANCE DE FAIRE SORTIR L'ARMÉE D'INDOCHINE DE SES GARISONS POUR ÊTRE PRÊTE À TOUT ORDONNE FINANCIÈREMENT À SES UNITÉS DE RESTER DANS LEURS CASERNS...

DE LATTRE, JE VOUS DONNE L'ORDRE DE SURSEoir À TOUTS MOURREAPS DE TROUPES !

MON GÉNÉRAL, J'EXÉCUTE LES ORDRES DE L'ÉTAT MAJOR DE L'ARMÉE QUI ME PERMETTENT D'AGIR. À MOI INITIATIF EN CAS DE FRANÇAISSEMENT DE LA LIGNE DE DÉMARCATION !

la bataille de France en 1940 et dont Jean de Lattre de Tassigny est le chef d'état-major) résume bien la difficulté pour un supérieur d'employer un « pur-sang qui demande à être commandé avec de la finesse et de la main [mais qui obéit] avec une discipline totale, celle de l'intelligence et du cœur, une rectitude de caractère chevaleresque ».

Beaucoup d'anecdotes proposées tout au long du récit rendent son parcours vivant.

Le dessinateur, Guillaume Berteloot, a d'ailleurs su parfaitement mobiliser les sources ouvertes pour recréer des situations graphiquement réalistes alors qu'il n'avait pas bénéficié d'un accès privilégié à des fonds spécifiques (source : entretien en 2012).

La photo du jeune « dandy » en cure à Vichy en 1905 tirée des archives familiales inspire une scène similaire plus tardive. En outre, ce foisonnement d'informations permet de discerner les deux lignes de force qui marquent la carrière du maréchal : ce dernier est à la fois un guerrier et un éducateur.

*« Guerrier, tout d'abord, car pendant près d'un demi-siècle, [s]a vie est consacrée aux combats menés par l'armée française, que ce soit sur les champs de bataille de la Première et de la Deuxième Guerre mondiale ou sur les théâtres d'opérations extérieurs (TOE) du Maroc et de l'Indochine. [...] Éducateur, ensuite, parce que cette dimension paraît indissociable de l'œuvre de De Lattre. La volonté d'instruire et d'encadrer la jeunesse se trouve, en effet, au cœur de son action et apparaît dans les nombreux commandements qu'il occupe [...] De Lattre ne souhaite pas seulement délivrer une instruction militaire aux jeunes Français, mais bien les transformer en soldats citoyens, capables de se battre pour la Nation tout en participant pleinement à son redressement et à son rayonnement »* (Ivan Cadeau).

De la Grande Guerre à l'Indochine, Jean de Lattre de Tassigny est de tous les conflits.



D'ailleurs, pour celui qui a fait sa devise « Ne pas subir », l'épisode de la bataille de France (premier trimestre 1940) est marqué par une tentative de sa part pour reprendre l'initiative, *a minima* de ralentir le rouleau compresseur allemand. Ainsi, sa 14<sup>ème</sup> division d'infanterie, *la Division des As*, oppose une farouche résistance sur l'Aisne et poursuit des combats retardateurs tout au long de son repli forcé. En effet, si la défaite semble inéluctable (ce qui est acté le 22 juin 1940), pour lui, il faut être capable de remobiliser par palier progressif, à commencer par réinstaurer le moral et la discipline, afin de saisir, dès qu'elle se présentera, toute opportunité de reconquête du territoire français. Il estime que l'élan doit en effet venir d'une construction nationale qui prendra sa source dans l'armée de l'armistice, qui « ne peut avoir qu'une mystique : résister à l'agression ». Ce qui explique notamment son positionnement en tant que commandant des troupes en Tunisie visant à protéger cette zone de toute intrusion, qu'il s'agisse d'une initiative des





anciens alliés ou des nouveaux maîtres de l'Europe (note sur la défense de la Tunisie du 21 novembre 1941). Il craint de fait la mise en place d'un gouvernement militaire allié des territoires occupés (*Allied military government of occupied territories - AMGOT*) comme cela sera effectivement de mise en Italie en septembre 1943. Une position qui le marginalise de plus en plus au sein d'un dispositif gouvernemental toujours moins enclin aux nuances face à la domination allemande et qui lui vaut son rappel en métropole, seulement 4 mois après sa prise de fonctions.

Un détachement par rapport au régime s'opère et ce malgré de multiples initiatives de créations d'écoles de cadres (Opme, Salammbô, Carnon). Celui-ci trouve son point d'orgue lors de l'invasion de la zone libre le 11 novembre 1942. S'il ne cherche pas l'affrontement brutal, Jean de Lattre de Tassigny, en tant que commandant de la 16<sup>e</sup> division militaire de Montpellier, n'entend pas déposer les armes et attendre une démobilisation.

Il faut « *sauver l'honneur des troupes placées sous [ses] ordres* ». Ainsi, alors qu'il n'avait pas donné suite aux multiples sollicitations des embryons de Résistance pour privilégier sa mission de défenseur de la France, seul officier général à entrer ouvertement en dissidence, il envisage une défense de zone à partir du massif des Corbières (Aude) voire même, de tenir la position de Port-Vendres (au Sud de Perpignan) pour jeter une tête de pont en vue de créer un passage vers l'Afrique du Nord ou même de se résoudre à recevoir de l'aide alliée. Arrêté, jugé puis interné pour ne pas s'être conformé aux ordres (motifs retenus pour une condamnation de 10 ans : abandon de poste et acte de nature à nuire à la Défense nationale), il s'évade de la prison de Riom (pour plus d'informations sur ce sujet, se référer aux travaux novateurs de l'historien Pierre Pellissier publiés en 2005).

Dès lors, plus aucun retour n'est possible jusqu'au renversement complet de l'occupant pour ce rallié à la France Libre. Une



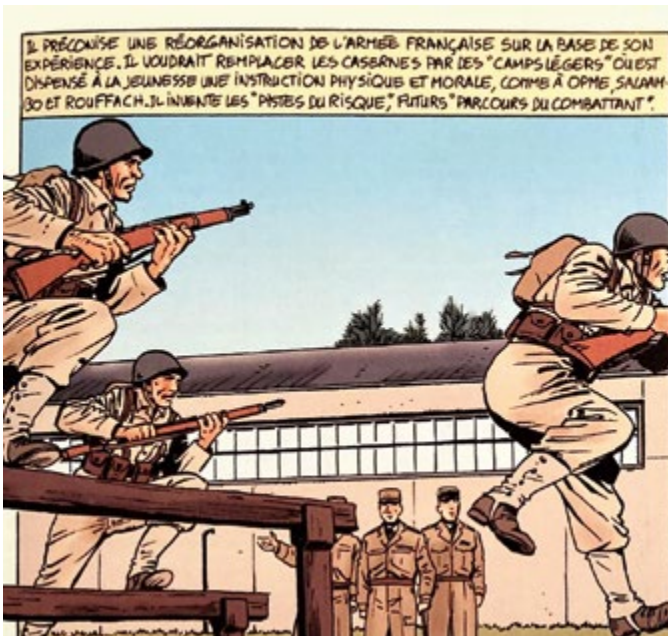
suite d'opérations dans laquelle Jean de Lattre de Tassigny a la part belle. Ce galvaniseur de troupes hors pair met à profit ses talents pour réaliser l'amalgame de troupes très diverses (formation, parcours et raisons de leur engagement) et « *par son esprit [créer un corps] en harmonie avec l'opinion intérieure de la métropole* ». Au niveau de la formation tactique, il adapte aussi les enseignements de son expérience de lieutenant de la guerre du Rif au Maroc (mise en œuvre de percées mécanisées au sein de groupes mobiles interarmes pour disloquer des blocs). La libération de la France constitue donc une bonne partie de la BD. À ce titre, parce que centré sur la personnalité du maréchal, l'ouvrage *Avec De Lattre de Tassigny* sera avantageusement complété par l'autre BD portée par la Fondation, *De Lattre et la Première Armée française, 1944 – 1945*, qui détaille l'épopée de l'Armée *Rhin et Danube*. Insignes, cartes simplifiées des manœuvres et des progressions et compléments divers agrémentent le récit de manière très pédagogique.



16 août 1944. Opération alliée Anvil-Dragoon. Le général de Lattre de Tassigny, son fils le lieutenant Bernard de Lattre et un officier de transport, à bord du paquebot transport de troupes SS *Batory*. ©Auteur Inconnu/ECPAD/Défense.



11 mai 1951. Phuly, Indochine. Le général de Lattre de Tassigny décore son fils Bernard. ©Musée national Clemenceau-de Lattre.



IL PRÉVOIT UNE RÉORGANISATION DE L'ARMÉE FRANÇAISE SUR LA BASE DE SON EXPÉRIENCE. IL VOUDRAIT REMPLACER LES CASERNS PAR DES "CAMPS LÉGERS" OÙ EST DISPENSÉ À LA JEUNESSE UNE INSTRUCTION PHYSIQUE ET MORALE, COMME À OPMÉ, SALAM-BO ET ROUFFACH. IL INVENTE LES "Pistes du Risque", FUTURS "PARCOURS DU COMBATTANT".



IL VA CÉPENDANT DEVOIR FAIRE FACE AUX RÉDUCTIONS CONSIDÉRABLES DE L'ARMÉE DÉCIDÉE PAR LE MINISTRE DES FINANCES : LE "DÉGAGEMENT" DE 15 000 OFFICIERS. RESPECTUEUX DU POUVOIR MALGRÉ SON CARACTÈRE, IL S'ADAPTE.

IL VISITE ST-CYR, (QUI VIENT DE S'INSTALLER À COÛTOUDAN, ET OÙ A ÉTÉ ADMIS SON FILS BERNARD) ET L'ÉCOLE INTERARMES DE STRASBOURG, QUI PREND LA SUITE DE SA PROPRIÉTÉ ÉCOLE DE ROUFFACH.

En ce qui concerne le riche et varié parcours d'après-guerre de Jean de Lattre de Tassigny, notamment comme commandant en chef des forces françaises en Allemagne, inspecteur général de l'armée de Terre et chef d'état-major général de la Défense nationale, premier commandant en chef des Forces terrestres de l'Europe occidentale, l'enchaînement relativement rapide des fonctions est surtout souligné par des anecdotes se rapportant notamment à l'évolution de carrière de Bernard de Lattre, son fils unique. Dispensé par le général de Gaulle pour s'engager dans

les Forces Françaises libres, en raison de son jeune âge, Bernard a participé aux débarquements en Italie puis en Provence. Malgré une blessure grave en septembre 1944 lors de la libération d'Autun, il a confirmé son appétence pour une carrière militaire en intégrant l'École militaire interarmes en août 1945 et poursuivi son expérience au sein de l'arme blindée cavalerie.

Un fils au destin inachevé, qui sera fauché le 30 mai 1951 à la tête de son escadron du 1<sup>er</sup> Chasseur d'Afrique, dans les combats de Ninh Binh, un des verrous stratégiques

de Hanoï, sur le fleuve Day. Son père alors, pris le commandement des opérations en tant que commandant en chef du Corps Expéditionnaire français en Extrême-Orient et gouverneur de l'Indochine depuis la fin de l'année précédente. Durablement marqué par ce deuil, Jean de Lattre de Tassigny perd le dernier combat face à la maladie, lui qui avait jusque-là su, à de multiples reprises dépasser les souffrances à des moments cruciaux. Il meurt le 11 janvier 1952. À l'occasion des derniers honneurs qui lui sont rendus, ce soldat d'exception est élevé à la dignité de maréchal de France à titre posthume.



cdec-cdtg.contact.fct@intradef.gouv.fr



Site institutionnel : [c-dec.terre.defense.gouv.fr](http://c-dec.terre.defense.gouv.fr)  
Site intranet : [portail-cdec.terre.defense.gouv.fr](http://portail-cdec.terre.defense.gouv.fr)



Chaire de tactique générale et d'histoire militaire  
1, place Joffre - Case 53 - 75700 Paris SP 07



**CENTRE DE DOCTRINE  
et d'ENSEIGNEMENT DU COMMANDEMENT**  
1, place Joffre, case 53  
75700 PARIS SP07

